

## LE MOUVEMENT COMMUNISTE ET LA GUERRE

D'août 1990 à Février 1991, le monde entier a vécu au rythme des bruits de botte et menaces de conflit armé généralisé. En l'absence d'un travail de fond sur l'évolution des contradictions actuelles du mode de production capitaliste, et d'un travail de fond sur la "question d'Orient", telle qu'elle continue à se poser, nous ne ferons pas ici de commentaire politique détaillé du conflit du Golfe. Nous préférons insister, par la réédition d'un texte classique du communisme peu connu, sur la question générale des tâches des communistes par rapport à la guerre.

Si nous abordons cette question, c'est bien parce que nous estimons que la guerre du Golfe n'a été qu'un moment dans un processus qui est caractérisé par la montée des tensions au sein de l'impérialisme mondial. De la déstabilisation de l'URSS (qui n'est pourtant pas devenue un nain politique, loin de là, comme en témoigne sa réhabilitation "officielle" sur la scène diplomatique au Proche-Orient) aux troubles nationaux et ethniques dans les pays satellites, de la réunification allemande à l'accroissement atroce de la misère dans les pays du "tiers-monde", le monde est à nouveau entré dans une ère de profonde instabilité, qui n'est certes pas propre au capitalisme dans l'histoire, mais que celui-ci exacerbe de façon certaine, au point d'amener l'humanité devant l'alternative définitive du communisme ou de sa propre destruction. (cf. Engels. Anti-Dühring)

A la suite des événements de l'Est, nous avons évoqué il y a un an, dans le numéro 5 de la RIMC, 3 scénarios possibles. Le deuxième scénario consistait en ceci :

"Les pays de l'Est ne sortent pas de leur crise, mais les troubles sociaux qui accompagnent forcément ce genre de situation historique sont déviés dans un sens nationaliste et guerrier. Le prolétariat de ces pays, se laissant embrigader dans un mouvement impérialiste dont l'issue ne pourrait être qu'une conflagration violente entre Etats au niveau européen, et donc par suite mondial. Ici se pose en plus le problème crucial des minorités et nationalités et de la modification des frontières héritées de l'après-guerre, sous l'impulsion de mouvements nationaux." (p.5)

L'histoire récente nous a également rappelé, sans que la situation à l'Est n'ait été depuis en rien débloquée à ce niveau (cf. Yougoslavie, Albanie, républiques en URSS, tensions en ex-RDA etc.), que la réactivation du volcan guerrier capitaliste, gelé depuis plus de quarante ans sous la double tutelle des impérialismes russe et américain, pouvait aussi bien se faire dans une autre zone géographique, en l'occurrence au Moyen-Orient, tant la planète est désormais profondément unifiée dans le tissu des rapports sociaux capitalistes.

Il serait extrêmement dangereux, sous le prétexte que le conflit s'est soldé par la victoire écrasante d'un des deux camps, d'en remettre en cause la nature et de remettre à plus tard la nécessaire préparation révolutionnaire (fût-ce aujourd'hui sous la forme d'activité théorique qui caractérise l'être du parti historique) à la guerre comme échappatoire obligée du capitalisme face à ses crises et contradictions insolubles. Le conflit du Golfe a eu ceci d'important (outre son côté annonciateur d'évènements plus graves à venir) de mettre toute une génération nouvelle de prolétaires et de communistes aux prises avec le phénomène de la guerre, l'ambiance belliciste, la propagande de l'Etat bourgeois, le renforcement des pouvoirs de répression, la censure ouverte sur la presse etc.

Nous aurons l'occasion, lors de la suite de notre travail sur le Bref historique, qui se poursuit dans ce numéro avec la publication du premier volet sur l'histoire du mouvement ouvrier aux Etats-Unis, d'y revenir à fond en abordant le chapitre sur la Seconde Internationale et la première guerre mondiale.

Notre contribution pour l'immédiat, consiste à fournir une copie de ce texte peu connu de Lénine, écrit en 1922, alors que tous craignaient le déclenchement d'une nouvelle guerre mondiale, destinée à étouffer la montée internationale du prolétariat révolutionnaire, et que les sociaux-démocrates rééduquaient, en appelant à une conférence internationale à la Haye, le verbiage pacifiste qui avait si bien su se muer en son contraire lors du désastreux épisode de 1914.

C'est aussi parce que, globalement, la riposte du mouvement communiste au conflit récent nous a paru bien éloignée des préoccupations de Lénine, que nous rééditons ce texte.

En annexe de cette revue se trouve également reproduit un tract, signé de trois des participants à la RIMC, et qui a été distribué en France et dans certains pays étrangers.

Nous devons signaler ici que cette action était par nature profondément limitée, compte tenu de la faiblesse du mouvement, et du fait que le parti communiste n'existe aujourd'hui "qu'au sens historique du terme", sans aucune forme d'organisation capable d'assumer de véritables actions de propagande et d'agitation, et surtout en l'absence totale d'un mouvement un tant soit peu autonome du prolétariat. Il s'agissait donc, certes, de manifester l'être du parti, au sens historique du terme, comme organisateur collectif du prolétariat, mais de cantonner cette manifestation à un rappel général de principes, sans aucune illusion sur le caractère "agitateur" d'une telle démarche. Dans la gamme des outils d'expression à la disposition de l'activité politique révolutionnaire, le tract est plutôt en général destiné à une agitation de masse, sur des problèmes généraux ou précis, et doit être rédigé de manière à pouvoir toucher toutes les couches du prolétariat, y compris les plus arriérées. Ce qui n'est évidemment pas le cas ici. Par

contre, l'un des aspects positifs que nous tenons à souligner, est que cette initiative a pu être élaborée en commun entre plusieurs partenaires de la RIMC. Cela prouve qu'un cadre tel que le nôtre, qui est volontairement réduit à la simple mise en commun "technique" de moyens pour la diffusion des positions révolutionnaires, crée également des conditions matérielles plus favorables pour l'expression - éventuelle, et sur la base d'un accord politique - commune de positions lorsque le besoin s'en fait sentir. De ce point de vue, la RIMC joue à plein son rôle, même modestement, et elle pourrait le jouer d'autant mieux que d'autres membres du milieu révolutionnaire, abandonnant leur sectarisme de façade, se joindraient à cette initiative. Indépendamment d'éventuelles divergences politiques, qui auraient pu surgir dans l'élaboration d'un document d'analyse, c'est sans contexte la pratique de plusieurs années de collaboration dans l'édition de la revue qui a permis qu'une telle unité ait lieu, sur les positions générales à défendre dans un tract permettant au moins à une frange du mouvement révolutionnaire de se présenter unie et non dispersée face à la propagande belliciste de l'Etat bourgeois. Le texte de Lénine que nous rééditons ci-après souligne les points suivants :

- Impossibilité pour le prolétariat, face à l'engrenage matériel du processus de guerre, d'arrêter celle-ci par un fait de volonté (cf. les mots d'ordre purement Hervéistes et ouvriéristes de "Mouvement communiste" par exemple).

- Nécessité de défendre le contenu du défaitisme révolutionnaire. Celui-ci consiste à oeuvrer activement à la défaite de sa propre armée, de sa propre patrie (cf. le scandaleux renoncement du CCI à ce mot d'ordre)

- Nécessité de préparer le parti à l'action clandestine en prévision du moment nécessaire où la terrible aggravation des souffrances de la classe ouvrière au cours de la guerre jettera à nouveau celle-ci dans la lutte des classes.

- Rupture avec tous les discours pacifistes et toutes les illusions sur les moyens pacifistes d'arrêter la guerre. Critique impitoyable de toutes les illusions et erreurs répandues à ce sujet, y compris dans le camp communiste, y compris dans la presse communiste.

- Nécessité d'étudier de près les tendances s'étant exprimées sur et contre la guerre lors de la première guerre mondiale; étude approfondie de la situation internationale et de tous les conflits pouvant amener à une guerre généralisée entre grandes puissances impérialistes.

Dans l'optique du nécessaire travail de restauration du programme communiste, c'est à une telle tâche que nous appelons tous les militants du mouvement communiste.

## NOTES SUR LES TACHES DE NOTRE DELEGATION A LA HAYE <sup>137</sup>

A propos de la lutte contre le danger de guerre, en connexion avec la conférence de La Haye, je pense que la plus grande difficulté est de vaincre le préjugé que c'est là une question simple, claire et relativement facile.

« Nous répondrons à la guerre par la grève ou la révolution », — voilà ce que disent généralement à la classe ouvrière les leaders réformistes les plus en vue. Et très souvent, le radicalisme apparent de ces réponses satisfait, tranquillise les ouvriers, les coopérateurs et les paysans.

Peut-être la démarche la plus juste serait-elle de commencer par réfuter cette opinion de la façon la plus catégorique : déclarer que surtout maintenant, après la guerre récente, seuls les gens les plus sots ou les menteurs avérés peuvent assurer que pareille réponse à la question touchant la lutte contre la guerre a quelque valeur ; déclarer qu'il est impossible de « répondre » à la guerre par la grève, de même qu'il est impossible de « répondre » à la guerre par la révolution, au sens littéral, le plus simple, de ces expressions.

Il faut expliquer la situation réelle, combien grand est le mystère dont la naissance de la guerre est entourée, et combien l'organisation ordinaire des ouvriers, même si elle s'intitule révolutionnaire, est impuissante devant une guerre véritablement imminente.

Il faut encore et encore expliquer aux gens, de la façon la plus concrète, comment les choses se sont passées pen-

dant la dernière guerre et pourquoi il ne pouvait pas en être autrement.

Il faut expliquer notamment l'importance de ce fait, que la question de la « défense de la patrie » se pose inévitablement, et que l'immense majorité des travailleurs la tranchera inévitablement en faveur de sa bourgeoisie.

Donc, expliquer d'abord ce qu'est la « défense de la patrie », expliquer ensuite à ce propos ce qu'est le « défaitisme », et, enfin, indiquer le seul moyen possible de combattre la guerre, c'est-à-dire conserver et constituer une organisation illégale pour une action *durable* contre la guerre, action menée par tous les révolutionnaires participant à la guerre, — tout cela doit être mis au premier plan.

Boycotter la guerre est une phrase stupide. Les communistes doivent participer à n'importe quelle guerre réactionnaire.

On ferait bien de montrer d'une manière particulièrement concrète, avec des exemples tirés de la presse allemande d'avant-guerre, et notamment, du congrès de Bâle en 1912, que reconnaître en théorie que la guerre est un crime, que la guerre est inadmissible pour un socialiste, etc., ne sont que paroles vaines, parce qu'il n'y a rien de concret dans cette façon de poser la question. On ne donne aux masses aucune idée réellement vivante de la manière dont la guerre peut devenir imminente et éclater. Au contraire, chaque jour, dans d'innombrables exemplaires, la presse dominante escamote cette question, et répand à ce sujet des mensonges contre lesquels la faible presse socialiste est absolument impuissante, d'autant plus qu'en temps de paix également elle professe sur ce point des idées foncièrement erronées. La presse communiste, dans la plupart des pays, faillira lamentablement, elle aussi, à coup sûr.

Je pense que nos délégués au congrès international des coopérateurs et des trade-unionistes devraient se partager la besogne et analyser, très minutieusement, tous les sophismes dont on se sert aujourd'hui pour justifier la guerre.

Peut-être que le principal moyen d'entraîner les masses à la guerre, c'est justement ces sophismes de la presse bourgeoise ; et ce qui explique surtout notre impuissance

face à la guerre, c'est que nous n'examinons pas d'avance ces sophismes ou bien, chose plus grave encore, nous les éludons par des phrases banales, vaniteuses et absolument vides de sens, telles que : nous ne permettrons pas la guerre, nous comprenons parfaitement que la guerre est un crime, et ainsi de suite, dans l'esprit du Manifeste de Bâle en 1912.

Il me semble que si à la conférence de La Haye nous avons quelques personnes capables de faire, dans une langue ou dans une autre, un discours contre la guerre, il importera surtout de réfuter l'opinion selon laquelle les assistants seraient des adversaires de la guerre, qu'ils comprendraient comment la guerre peut et doit devenir immminente au moment où ils s'y attendent le moins, qu'ils connaîtraient tant soit peu le moyen de la combattre, qu'ils seraient tant soit peu en état de prendre des mesures judicieuses et efficaces contre la guerre.

Forts de la récente expérience, nous devons montrer qu'au lendemain de la déclaration de la guerre, une foule de problèmes théoriques et pratiques se poseront qui mettront l'énorme majorité des mobilisés dans l'impossibilité absolue de les envisager avec tant soit peu de lucidité, de bonne foi, sans parti pris.

Je pense qu'il faut expliquer cette question avec force détails, et ce de deux façons :

D'abord, en exposant et analysant ce qui s'est passé pendant la guerre précédente, et en déclarant à tous les assistants qu'ils l'ignorent, ou font semblant de le savoir, alors qu'en réalité ils ne veulent pas voir le fond de la question, sans quoi il est impossible de parler d'aucune lutte contre la guerre. Sur ce point, j'estime qu'il est nécessaire d'examiner toutes les nuances, toutes les opinions qui avaient cours à l'époque, parmi les socialistes russes, à propos de la guerre. Il faut démontrer que ces nuances sont dues non pas au hasard, mais au caractère même des guerres contemporaines en général. Il importe de prouver que sans faire l'analyse de ces opinions et sans expliquer comment elles naissent inéluctablement et exercent une influence décisive dans la lutte contre la guerre, — on ne saurait parler d'aucune action contre la guerre ni même d'une attitude consciente à son égard.

En second lieu, il convient de considérer les conflits actuels même les plus infimes, et expliquer par leur exemple comment la guerre peut éclater chaque jour d'un litige entre l'Angleterre et la France à propos d'un détail quelconque de leur traité avec la Turquie, ou bien entre l'Amérique et le Japon pour une divergence futile sur n'importe quelle question du Pacifique, ou bien entre telles ou telles grandes puissances pour des désaccords coloniaux, ou bien à cause de leur politique douanière, de leur politique commerciale en général etc., etc. Il me semble que si les moindres doutes surgissent sur la possibilité de pouvoir, en toute liberté, exposer à La Haye tout ce que nous avons à déclarer dans un discours contre la guerre, il convient d'envisager quelques astuces pour pouvoir dire au moins l'essentiel, et publier ensuite, dans une brochure, ce qu'on n'aura pas pu dire. Il faut parler, quitte à se faire couper la parole par le président.

Je pense que, à cette même fin, la délégation doit comprendre, en plus d'orateurs capables et tenus de prononcer un discours contre la guerre en général, c'est-à-dire de développer les principaux arguments et les conditions de lutte contre la guerre, des personnes connaissant les trois principales langues étrangères pour s'entretenir avec les délégués, afin de savoir à quel point ces derniers ont compris les arguments essentiels, et à quel point il est nécessaire de produire tels ou tels arguments ou de citer tels ou tels exemples.

Peut-être pour un certain nombre de questions pourra-t-on exercer une action efficace en citant uniquement des faits tirés de la dernière guerre. Peut-être pour d'autres problèmes ne pourra-t-on exercer une action efficace qu'en expliquant les conflits actuels entre les Etats et leur liaison avec une collision armée éventuelle.

En ce qui concerne la lutte contre la guerre, je me souviens qu'il y a eu une série de déclarations de nos députés communistes dans les parlements comme dans leurs discours extra-parlementaires, déclarations qui contiennent des choses monstrueusement fausses et d'une monstrueuse légèreté d'esprit, sur la lutte contre la guerre. Je pense qu'il faut s'élever avec la dernière énergie contre de pareilles déclarations, surtout si elles ont été faites après la guerre,

et nommer impitoyablement chacun de ces orateurs. On pourra adoucir comme on veut, surtout si cela est nécessaire, son jugement sur un orateur de cette espèce, mais on ne devra pas passer sous silence un seul de ces exemples ; car traiter cette question à la légère est un mal qui prime tout le reste et pour lequel il est absolument impossible de se montrer indulgent.

Il existe des décisions de congrès ouvriers d'une absurdité et d'une inconsistance impardonnables.

On doit recueillir sur-le-champ les documents de toute sorte, examiner minutieusement les parties et les détails de chaque thème ainsi que toute la « stratégie » au congrès.

Une erreur ou même une lacune grave en cette matière serait inadmissible de notre part.

Le 4.XII.1922

*Publié pour la première  
fois dans la « Pravda » n° 96.  
le 26 avril 1924  
Signé : L é n i n e*

*Conforme au texte  
dactylographié,  
corrigé et signé  
par Lénine*

# BREF HISTORIQUE DU MOUVEMENT DE LA CLASSE PROLETARIENNE DANS L'AIRES EURO-NORD AMERICAINE DES ORIGINES A NOS JOURS

(REVOLUTION COMMUNISTE - THESES DE TRAVAIL)

## 4.5 LE MOUVEMENT OUVRIER AMERICAIN DES ORIGINES A 1889

### 4.5.1 INTRODUCTION

L'étude historique que nous menons depuis le N°16 de C ou C s'intitule 'Bref historique du mouvement de la classe prolétarienne dans l'aire Euro-Nord-américaine des origines à nos jours'. Nous en sommes actuellement arrivés, chronologiquement après l'étude du mouvement dans les principaux pays d'Europe occidentale, à la veille de l'épisode de la Seconde Internationale, sur laquelle nous nous arrêterons longuement, le bilan de cette époque étant fort riche d'enseignements pour les révolutionnaires aujourd'hui.

Cependant, avant de pouvoir aborder ce chapitre, il nous reste à étudier un sous-continent formant une part qualitativement et quantitativement importante de l'aire que nous avons définie, puisqu'il s'agit des Etats-Unis d'Amérique.

Rappelons avant tout brièvement le contenu de la notion d' 'aire Euro-Nord-américaine'. Le concept d'aire est utilisé pour désigner des zones du globe qui, historiquement, politiquement et socialement se rencontrent à un moment donné à un même stade de développement et donc à une même étape historique, avec devant elle les mêmes tâches et les mêmes échéances historiques.

Le mouvement communiste dont le prolétariat moderne est la classe porteuse s'est focalisé, dans un premier temps, là où le capitalisme industriel se développait, c'est-à-dire en Europe occidentale et aux Etats-Unis. D'où la notion d'aire Euro-Nord-américaine pour désigner le premier ensemble géographique où, historiquement, se posait la nécessité et la possibilité de la révolution communiste. Cet ensemble est achevé dès 1870.

Autour de ce noyau irradiaient en une série de cercles plus ou moins vastes d'autres aires, où le problème de la révolution communiste se posait différemment. D'où une stratégie et une tactique différentes de la part du parti communiste dans ces zones.

La première de ces zones à s'enflammer, et à connaître une transcendance de la révolution bourgeoise, fut, à l'orée du siècle, la Russie et dans son sillage toute l'aire slave.

C'est pourquoi dans le plan de ce travail, qui est aussi le plan du N°6 d'Invariance, la séquence se déroule comme suit:

- Aire Euro Nord-Américaine: étude des conditions de la production de la théorie communiste et du parti politique prolétarien.

- Aire Slave: étude des conditions du développement du mouvement sur une base capitaliste encore non pure. Stratégie et tactique de la révolution double déjà ébauchée dans le cadre de l'Allemagne en 1848.

- Mouvement dans les autres aires: généralisation et extension des

leçons tirées dans les deux premiers moments aux autres aires géopolitiques (Asie, Afrique, Amérique latine).

Dans le cadre du premier volet de ce plan, il nous reste un détour à faire par l'histoire américaine, avant de continuer à étudier l'unification internationale du prolétariat au travers des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> internationales.

Chronologiquement, nous reparcourrons de la manière la plus succincte possible l'histoire primitive de ce pays. Ce sera l'occasion de reprendre et confirmer les conclusions que nous avons déjà tirées dans les chapitres précédents de cette étude pour d'autres pays.

On ne répètera jamais assez à quel point l'étude des Etats-Unis et du mouvement ouvrier (trop souvent occultée) est importante. En effet, les USA occupent dans la stratégie mondiale du capitalisme la même place qu'occupait l'Angleterre du temps de Marx. Foyer de toutes les expériences du MPC, les USA ont la particularité d'être pratiquement nés capitalistes, sans histoire au préalable. Ou plutôt, leur histoire se construit contre deux ennemis totalement éloignés, à l'époque, sur l'échelle de l'arc historique de l'humanité: les tribus primitives vivant sur un mode communiste et qui occupaient le sol américain; et les puissances coloniales qui veillaient sur la destinée du 'Nouveau Monde'.

C'est contre ces deux adversaires, et, évidemment, avec des armes différentes que la nation capitaliste se constitua aux Etats-Unis.

Le conflit qui opposa l'Angleterre à ses colonies n'était que l'aboutissement logique de l'opposition croissante des intérêts économiques de chacun des protagonistes. Le déterminisme économique, que les historiens cherchent à enterrer dans les tonnes d'ordures idéologiques qu'ils déversent régulièrement sur le sujet, opère ici avec toute la netteté des grands épisodes révolutionnaires de l'histoire. Il est vrai que l'on cherche du côté de la bourgeoisie à dénier tout caractère révolutionnaire à la guerre d'indépendance américaine et qu'ainsi le monde capitaliste tout entier se rassure sur son éternité:

" le peuple américain dans son ensemble, apparaît immunisé contre tout virus proprement révolutionnaire." (Naissance des E.U - dans le Monde Diplomatique de Septembre 1987)

A ces calembredaines pour philistin apeuré, nous opposons la réalité de la lutte des classes et rappelons avec Lénine que:

"Le peuple américain possède une tradition révolutionnaire dont ont hérité les meilleurs représentants du prolétariat américain qui, à maintes reprises, ont affirmé leur entière sympathie pour nous autres Bolcheviks. Cette tradition, c'est la guerre d'affranchissement contre les anglais au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis la guerre de sécession au XIX<sup>e</sup> siècle." (Lénine: Lettre aux ouvriers américains. 20 Aout 1918)

De plus, ces grands moments révolutionnaires de l'histoire américaine ont toujours eu une portée internationale considérable et de toute première importance pour le prolétariat:

" De même que la guerre de l'indépendance américaine au XVIII<sup>e</sup> siècle a sonné la cloche d'alarme pour la classe moyenne en Europe, de même la guerre civile américaine au XIX<sup>e</sup> siècle a sonné le tocsin pour la classe ouvrière européenne." (Marx: Préface à la première édition française du livre 1 du Capital)

L'onde de choc créé par la guerre de sécession favorisa la constitution de la première internationale !. La légende bourgeoise veut que les USA aient été et soient épargnés par la 'maladie' du communisme, dont le virus ne s'acclimaterait pas au pays phare de la démocratie et de la libre entreprise. Or, si, comme nous le verrons, la constitution du prolétariat lui-même, dans un pays immense dont l'histoire fut celle d'une conquête interne, ne suit pas les mêmes routes qu'en Europe, lorsque le prolétariat commence à manifester son existence, il emploie les mêmes armes de classe qu'ailleurs: grève, syndicats, organisation politique, etc. Quant à la classe capitaliste américaine, si pragmatique, elle a su inventer, ou à tout le moins rationaliser, la panoplie des armes anti-ouvrières: du lock-out à la mobilisation de polices privées contre les grévistes (l'agence Pinkerton, si célèbre dans le roman noir américain, fut créée dans ce but).

Les Etats-Unis apparaissent ainsi à plus d'un titre comme un laboratoire. Côté prolétarien, c'est là où, volontairement ou poussés par la contre-révolution et l'exil, des communautés utopistes essayèrent de passer de la théorie à la pratique, en réalisant 'in vivo' des expériences de communautés, de phalanstères etc.

Côté bourgeois, s'élaborèrent des versions sophistiquées d'hymnes à la démocratie, ou des théories de l'intégration du prolétariat et de l'apparition de soi-disant nouvelles classes révolutionnaires. En même temps, ce territoire immense et vierge, où les prolétaires d'Europe espéraient se réfugier par millions, qui pour fuir le salariat, qui pour fuir la prison, fut le terrain de prédilection des sectes socialistes. On peut ainsi démontrer que la théorie communiste, pas plus que les rapports sociaux capitalistes, n'est pas un pur produit d'exportation; il faut que les conditions sociales requises soient présentes pour qu'elle surgisse en tant qu'expression du prolétariat.

Ces conditions se sont largement développées depuis cette époque. Au-delà de toutes les mystifications, la métropole des Etats-Unis est bien le centre de la domination du capitalisme. C'est probablement la société capitaliste qui connaît le degré le plus élevé de violence sociale parmi les pays capitalistes avancés, et la lutte ouvrière y est toujours très dure, souvent accompagnée d'affrontements armés. Par contre, l'expression politique de cette lutte pose plus de problèmes.

Tout comme l'Angleterre, et certainement pour des raisons similaires qu'il nous faudra approfondir, les Etats-Unis n'ont pas vu l'émergence d'un parti communiste puissant, capable de mobiliser les énergies révolutionnaires du prolétariat. Cette question est d'une importance cruciale pour les révolutionnaires, comme le signalait la gauche communiste d'Italie dès 1951. (cf. Impérialisme USA, ennemi n°1 Naples. Octobre 1951)

La Gauche communiste d'Italie fut le seul courant du mouvement révolutionnaire à avoir clairement reconnu, au sortir de la deuxième guerre mondiale, les Etats-Unis comme centre de la contre-révolution mondiale alors qu'il était de mode de se polariser sur 'l'énigme russe' et de broder indéfiniment sur le phénomène du stalinisme, du 'capitalisme d'Etat', du capitalisme bureaucratique et sur la bureaucratie 'nouvelle classe'; broderies qui au fond tendaient plus ou moins explicitement à dire que des faits nouveaux prenaient la théorie communiste en défaut.

En conséquence, la gauche affirmait que la victoire des démocraties occidentales et de l'Amérique dans les deux guerres mondiales avait retardé les possibilités de la révolution communiste. En outre, on a eu à partir de la deuxième guerre mondiale une nouvelle sainte alliance contre-révolutionnaire E.U/U.R.S.S.:

' Depuis 1956, la sainte-alliance russo-américaine est pleinement visible, contre la révolution communiste et contre les mouvements de libération nationale ne dépassant pas le cadre bourgeois. Ils se sont entendus pour arrêter l'onde révolutionnaire anti-coloniale et intégrer, par l'intermédiaire de l'ONU, les différentes nations parvenues à l'indépendance. Cependant chaque fois qu'il y eut conflit entre les deux, c'est toujours l'U.R.S.S qui dut céder. Le capitalisme américain reste bien le centre fondamental de la contre-révolution.' (INVARIANCE n°6 Thèse 2.3.14 p.56)

Par contre, la gauche communiste d'Italie resta en partie tributaire de l'erreur consistant à se polariser sur l'URSS. Or :

' Le centre de la contre-révolution ne pouvait pas être la Russie mais les E.U. Dire que c'était la première, c'était encore accepter la thèse que l'opinion domine le monde, que la conscience précède l'action. En effet pour les tenants de cette thèse le plus grand obstacle à la révolution, c'est la mystification de Moscou. Celle-ci tombant, on aurait la révolution. Or c'est le phénomène révolutionnaire qui détruira la mascarade. Celui-ci dépend de la crise économique et enfin la révolution ne peut se développer avec une quelconque chance de succès que si elle touche les E.U.' INVARIANCE N°6 p.55 thèse 2.3.9'

Dans la perspective de la révolution communiste mondiale et conscients de l'hypothèque que fait peser le colosse américain sur sa victoire, les communistes ne restent pas indifférents aux fissures qui ici ou là lézardent sa domination, qu'elles passent par Téhéran, Saïgon ou les ghettos noirs de Miami, et cela dans l'attente certaine du réveil du grand absent: le prolétariat américain qui portera le fer au sein même de l'ennemi n°1. L'objectif essentiel de ce travail est de mettre en évidence les obstacles que la classe ouvrière des E.U. a rencontrés dans sa constitution en parti révolutionnaire et d'en tirer les leçons pour l'avenir.

Il s'agit surtout de comprendre à quel niveau elle devra désormais se manifester et quel rôle elle jouera dans la future révolution mondiale.

Absence du prolétariat ne signifie pas mort du prolétariat, cela implique qu'il faille démolir toutes les litanies souvent inaugurées aux Etats-Unis sur la soi-disant intégration du prolétariat, ou la 'fin de l'histoire'. C'est pourquoi nous attendons, et même nous devons prévoir, la rupture d'équilibre au sein de ce despote du marché mondial. Tout ce qui touche à sa puissance est d'une importance vitale pour le mouvement révolutionnaire à venir.

La mystification démocratique triomphante a inhibé toute critique et analyse sérieuse en ce qui concerne les E.U. dans le mouvement communiste d'après-guerre (à l'exception des timides travaux de la Gauche). Or, il faut briser l'envoûtement, reconnaître la difficulté et l'affronter : pour cela il faut se situer sur les positions du programme communiste. Cette difficulté n'est d'ailleurs pas spécifique aux E.U. (c'est ce que nous nous proposons de démontrer), mais le degré de développement capitaliste atteint par cette nation, sa fonction de support ainsi que sa place stratégique primordiale dans l'ordre capitaliste mondial, la mettent crûment en évidence et commandent qu'on s'y attaque. Il faut donc mettre à mal le mythe de l'absence de mouvement ouvrier aux E.U., ou sur l'obsolescence du socialisme dans ce pays.

## 4.5.2 CYCLE NATIONAL-BOURGEOIS

B

## 4.5.2.1 COLONISATION CIVILISATRICE DU CAPITAL

4.5.2.1.1. Avant l'arrivée des colons, l'Amérique du Nord était peuplée de tribus dont l'organisation sociale était celle des communautés communistes primitives. Il s'agissait donc d'un communisme limité au groupe ethnique (c'est dans ce sens que Bordiga parle d'ethno-communisme dans 'Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste) avec possession commune du sol et jouissance collective des produits. Sur l'ensemble du continent américain, les indiens sont parvenus à des stades de développement variés, mais aucune peuplade n'a dépassé, avant la colonisation, le stade moyen de la barbarie:

' Chez les Indiens au stade inférieur de la barbarie (parmi lesquels figurent tous les Indiens rencontrés à l'est du Mississipi), il existait déjà, au temps de leur découverte, une certaine culture maraîchère du maïs, et peut-être aussi des courges, des melons et autres plantes du jardin, qui fournissaient une part très essentielle de la nourriture; ils habitaient des maisons de bois, dans des villages palissadés. Les tribus du Nord-Ouest, et plus particulièrement celles qui peuplaient la vallée de la Columbia, en étaient encore au stade supérieur de l'Etat sauvage et ne connaissaient ni la poterie ni la culture d'aucune sorte de plantes. Par contre, les Indiens de ce que l'on appelle les pueblos du Nouveau-Mexique, les Mexicains, les habitants de l'Amérique centrale et les Péruviens se trouvaient, au temps de la conquête, au stade moyen de la barbarie; ils habitaient des espèces de forteresses construites d'adobes ou de pierre; ils cultivaient dans des jardins artificiellement irrigués, le maïs et d'autres plantes alimentaires qui variaient avec la situation et le climat et fournissaient la principale source d'alimentation; ils avaient même domestiqué quelques animaux: les Mexicains le dindon et d'autres volatiles, les Péruviens le lama. De plus, ils connaissaient le travail des métaux, à l'exception du fer, et c'est pourquoi ils ne pouvaient toujours se passer des armes et des outils de pierre. (Engels: L'origine de la famille... ed.sociales)

Mais, alors que sur le vieux continent les conditions géographiques, climatiques etc, ont permis le passage à la civilisation, sur le continent américain qui possédait peu d'espèces animales domesticables et peu de plantes cultivables, ce développement fut freiné. Loin d'être des 'sauvages' incapables de se développer par nature, les indiens se trouvaient en fait à un stade d'évolution qui a été commun à tous les peuples de la terre:

' Nous pouvons jusqu'ici considérer, d'une façon générale, la marche du développement comme valable chez tous les peuples pour une période donnée, sans égard aux régions qu'ils habitaient. Mais avec l'avènement de la barbarie, nous avons atteint un stade où entrent en ligne de compte les qualités naturelles particulières à chacun des deux grands continents. Le facteur caractéristique de la période de barbarie, c'est la domestication et l'élevage des animaux, ainsi que la culture des plantes. Or le continent oriental que l'on appelle le vieux monde, possédait presque tous les animaux aptes à la domestication et toutes les sortes de céréales propres à la culture,

sauf une; le continent occidental, l'Amérique, ne possédait comme mammifère apte à la domestication que le lama (et cela uniquement dans une partie du sud), et n'avait qu'une seule de toutes les céréales cultivables, mais la meilleure: le maïs. Ces conditions naturelles différentes ont pour effet qu'à partir de ce moment la population de chaque hémisphère suit sa marche propre et que les points de repère, aux limites des stades particuliers, sont différents dans chacun des deux cas.' ( Engels: L'origine de la famille ...)

4.5.2.1.2. Ainsi, avec l'arrivée des colons avides de métal jaune, deux formes sociales se heurtent en une lutte à mort inévitable, et les civilisés eurent beau jeu de traiter les indiens en sauvages qu'il fallait évangéliser:

' Les croyants expliquèrent la chose à leur façon en déclarant, peu après la découverte de Christophe Colomb, que la rédemption ne s'était pas étendue à cette partie de la planète et que le souffle de l'esprit éternel n'était pas descendu sur ces têtes. Evidemment le raisonnement est quelque peu différent si l'on explique les choses non par l'absence de l'être suprême, mais par celle de quelques modestes espèces animales.

Mais cette explication faisait l'affaire des colons très chrétiens qui exterminèrent les Indiens autochtones comme des bêtes féroces et les remplacèrent par des Noirs d'Afrique réduits en esclavage, accomplissant ainsi une révolution ethnique dont l'avenir seul connaîtra l'issue.' (Bordiga: Facteur de race et de nation dans la théorie marxiste)

Cependant, quel que soit le niveau de développement social atteint par les tribus indiennes d'Amérique du Nord, l'organisation gentilice constitue leur fondement social. La forme sociale la plus élevée atteinte par les Indiens d'Amérique (au Nord du Nouveau Mexique) n'a jamais dépassé la confédération de Tribus, comme chez les Iroquois.

A l'arrivée des colons, les Indiens n'eurent pas d'emblée l'impression d'être dépossédés du sol, car le territoire était immense et les tribus clairsemées. Les Européens s'installaient sur les côtes et leur présence, encore limitée, ne remettait pas en cause l'équilibre, vital pour les Indiens, entre la densité de la population et la superficie des terres. Progressivement, les colons pénétraient à l'intérieur des terres et, toujours plus nombreux s'approprièrent des territoires de plus en plus importants chassant le gibier et pêchant le poisson qui constituaient les principales ressources de certaines peuplades. Alors que les premiers colons débarquèrent au nord vers 1607, dès 1617, une épidémie de variole décimait les tribus du Massachusetts. L'alcool et les maladies importées par les blancs ravagèrent toute la côte nord-est. Face à cette pression destructrice de la civilisation, les Indiens passèrent à l'offensive mais ils se heurtèrent à la supériorité numérique et technique des colons. Ces derniers, organisés en milices, préparèrent des expéditions "punitives". N'épargnant ni femmes ni enfants, ils reprirent à leur compte une vieille coutume indienne, la chasse au scalp, mais en y accolant le sceau de la civilisation, à savoir une récompense en espèces. En 1622 les Powhatan sont massacrés; en 1637 c'est au tour des Indiens Pequots en Nouvelle Angleterre. Face aux attaques répétées des colons, les tribus, jusque-là éparpillées, et souvent antagonistes, s'unirent pour tenter de résister à l'extermination, mais elles furent défaites et anéanties; notamment lors des batailles de Tuscarora, en Caroline du Nord, et de Yamasee, en Caroline du Sud. La guerre contre les Indiens devint endémique, et l'extermination

"systématique" dura deux siècles et demi, jusqu'à la colonisation totale de l'actuel territoire des E.U, et s'acheva par l'éradication définitive des formes communistes primitives du sol américain.

B Ainsi, en ce qui concerne la colonisation des E.U et la naissance et le développement de la démocratie américaine, nous sommes très loin du conte pour enfant que nous débitent les historiens bourgeois, ou du roman à l'eau de rose d'Alexis de Toqueville lorsqu'il écrit:

" Les émigrants qui vinrent se fixer en Amérique au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle dégagèrent en quelque façon le principe de la démocratie de tous ceux contre lesquels ils luttaient dans le sein des vieilles sociétés de l'Europe, et ils le transplantèrent seuls sur les rivages du Nouveau Monde. Là, il a pu grandir en liberté et, marchant avec les moeurs se développer paisiblement dans les lois." "De la démocratie en Amérique"

4.5.2.1.3. Les communistes ne méprisent pas le souhait de pouvoir relier les formes de la commune primitive, lorsqu'elles sont encore vivaces, au communisme supérieur, permettant ainsi aux hommes qui vivent dans ces formes d'éviter l'enfer capitaliste. Mais ce bond par-dessus la phase capitaliste n'est envisageable que dans des conditions particulières. Cette perspective originale s'est présentée aux communistes dans le cas de la Russie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. (Nous développerons ceci dans la 3<sup>e</sup> partie de nos thèses de travail sur la révolution communiste consacrée à la révolution russe.)

Il s'agit de voir comment les phases historiques sont effectivement reliées entrelées. Ce qui exclut toute apologie béate des communautés communistes primitives, même si, par certains aspects, celles-ci apparaissent supérieures à la civilisation. Et surtout, il serait vain d'y chercher un substitut révolutionnaire au prolétariat moderne, car, seule la conjonction de la révolution prolétarienne avec la résistance de communautés encore vivaces mais aussi dynamiques, peut assurer à ces dernières un devenir autre que la dissolution pure et simple.

Ces communautés naturelles ne peuvent par elles-mêmes effectuer le saut par-dessus le capitalisme, et l'histoire nous enseigne que jamais à partir du communisme agraire ne s'est développé autre chose que le processus qui mène à sa dissolution dans une forme de société de classe. La régénération de l'antique communauté et son adaptation pour le communisme supérieur ne peut en dernier lieu que résulter d'une victoire du prolétariat révolutionnaire à l'échelle internationale.

A la différence du Mir en Russie, les communautés indiennes pouvaient difficilement constituer un élément dans la stratégie du parti révolutionnaire, ne serait-ce que par la faiblesse de leurs populations par rapport aux colons vivant dans des formes de propriété bourgeoises et, nous l'avons vu, acharnés à détruire tout obstacle à leur établissement dans ces mêmes formes.

Aujourd'hui il est de mode de parler de nation indienne. Or, ce terme est tout à fait impropre en ce cas. On peut tout au plus parler, comme Engels, de "premiers pas vers la constitution d'une nation" (Origine de la famille. p101 ed.Sociales), et encore, uniquement pour quelques tribus apparentées. Il faut d'ailleurs souligner qu'ici il s'agit du terme de nation au sens antique, par exemple la nation chez les grecs anciens, et non pas de la nation moderne, l'Etat-nation bourgeois. Par rapport à l'actuel territoire des E.U, ceci ne concernait que les Indiens Pueblos du Nouveau Mexique et les Iroquois:

" La grande majorité des Indiens américains n'alla pas au-delà du groupement en tribus. Leurs tribus peu nombreuses, séparées les unes des autres par de vastes zones frontières, affaiblies par des guerres

incessantes, occupaient avec peu de gens un immense territoire. Ca et là se constituaient des alliances entre tribus apparentées sous le coup d'un danger momentané, et elles se dissolvaient avec lui." (Engels: Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat.)

Avant même l'arrivée sur le sol américain des colons blancs, on peut dire que l'organisation gentilice a atteint son apogée pour de nombreuses tribus, en même temps que s'amorce pour les plus évoluées d'entre elles un processus de dégénérescence. Pour Engels, la confédération des tribus marque déjà le commencement de la dissolution de ce type d'organisation sociale:

' Mais n'oublions pas que cette organisation était vouée à la ruine. Elle n'alla pas au-delà de la tribu; la confédération des tribus marque déjà le commencement de leur décadence, comme on le verra plus tard, et comme on l'a déjà vu dans les tentatives d'assujettissement faites par les Iroquois.' (Origine de la Famille.)

Si l'on peut, comme l'écrit Engels, admirer les Indiens d'Amérique pour leur dignité personnelle, leur droiture, leur force de caractère et leur vaillance, il faut voir que leur organisation gentilice à son zénith reposait encore sur une production embryonnaire, une population clairsemée sur de vastes territoires et un asservissement presque complet de l'homme à la nature extérieure:

" Autant les hommes de cette époque nous paraissent imposants, autant ils sont indifférenciés les uns des autres, ils tiennent encore, comme dit Marx, au cordon ombilical de la communauté primitive. La puissance de cette communauté primitive devait être brisée, elle le fut. Mais elle fut brisée par des influences qui nous apparaissent de prime abord comme une dégradation, comme une chute originelle du haut de la candeur et de la moralité, de la vieille société gentilice. Ce sont les plus vils intérêts - rapacité vulgaire, brutal appétit de jouissance, avarice sordide, pillage égoïste de la propriété commune - qui inaugure la nouvelle société civilisée, la société de classe; ce sont les moyens les plus honteux - vol, violence, perfidie, trahison - qui sapent l'ancienne société gentilice, et qui amènent sa chute." (idem)

En l'occurrence, les communautés indiennes n'ont pas eu le temps de connaître une telle chute dans les sociétés de classe, par elles-mêmes. Elles furent détruites par la civilisation capitaliste.

Seule une révolution triomphante en 1848 aurait permis de sauver quelque chose des communautés primitives des Indiens d'Amérique; ceci en les intégrant dans un plan de vie pour l'espèce: le communisme.

#### 4.5.2.2 COLONIE ET METROPOLE CAPITALISTES

4.5.2.2.1. Les premiers colons à poser le pied sur le continent américain furent espagnols, portugais, français, suédois et néerlandais. Les Anglais ne se lancèrent dans l'aventure coloniale américaine qu'à partir de 1578, soit près d'un siècle après les Espagnols!

Mais d'emblée, la Couronne d'Angleterre s'attribua la possession des terres américaines. Des sociétés ayant obtenu une charte financèrent le transport et l'installation de colons par le biais de Compagnies, entendant bien faire fructifier leurs placements.

4.5.2.2 colons, qui fuyaient généralement les persécutions religieuses et politiques rêvaient de fonder des colonies en conformité avec leur dogme religieux ou leur idéal politique. Mais les usuriers londoniens, les ministres et les bourgeois anglais ne rêvaient point. Comme nous l'exposons dans le n° 9 de C ou C, le colonialisme fait partie des méthodes de l'accumulation primitive, et si l'Angleterre est arrivée après d'autres nations sur les champs de bataille coloniaux, elle ne se tailla pas moins la part du lion sur le marché mondial.

Après avoir évincé les colonies hollandaises (à la suite de multiples guerres maritimes: 1652-1654 ; 1664-1667) au Nord-Est de l'Amérique, l'Angleterre affronte la coalition franco-espagnole (guerre de sept an: 1756-1763). L'Angleterre, en partie grâce à sa maîtrise des mers (due essentiellement à sa situation insulaire) mais surtout à cause de sa supériorité économique, en sortit victorieuse. Le traité de Paris (1763) évince définitivement la France de l'Amérique du Nord, à l'exception de quelques petits îlots. L'Espagne, très affaiblie, hérite de la Louisiane et perd les Philippines et Cuba, que l'Angleterre lui restituera finalement en échange de la Floride.

Entre le début du XVII<sup>e</sup> et la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècles se fondent ainsi les 13 colonies anglaises d'Amérique du Nord, au sein desquelles 80% de la population blanche est d'origine britannique à forte dominante anglaise. Aux colons idéalistes ont succédé les aventuriers, les marchands et les forçats, puis la main-d'oeuvre excédentaire, les vagues successives de sans-réserve fuyant la misère noire de l'enfer capitaliste; les Irlandais notamment, surtout à partir de la famine de 1846 qui décima 1/7<sup>e</sup> de la population. Enfin les réfugiés politiques, surtout allemands, après 1848.

4.5.2.2.3 D'une manière générale, l'intérêt du capital est de maintenir ses colonies dans un état de soumission tel qu'en faisant usage de la force organisée de l'Etat, il puisse les piller systématiquement.

4.5.2.2.4 Pour saisir la nature des rapports sociaux qui s'instaurent dans les colonies anglaises d'Amérique du Nord, il faut faire la distinction entre deux types de colonies:

- 1° les colonies de peuplement
- 2° les colonies de plantation et de mine.

Ceci est important pour comprendre les formes mêmes du développement du mouvement ouvrier aux E.U, la juxtaposition paradoxale en apparence de caractères arriérés et avancés dans ce mouvement.

Dans le premier type, la terre est cultivée par les colons eux-mêmes, et à côté de la petite production marchande, dans les premières villes commerçantes et artisanales des Etats du Nord-Est (Massachusset, New Hampshire, Maryland etc.) se développe d'emblée la production capitaliste et par conséquent le premier prolétariat américain.

Dans le second type, 'c'est la production capitaliste qui existe, bien que formellement seulement, puisque l'esclavage des noirs exclut tout travail salarié libre, donc la base de la production capitaliste' (Marx: Théories sur la plus-value ed. sociales T.2). Mais toute la production des planteurs esclavagistes est orientée vers l'échange et non pas la satisfaction immédiate; le produit du travail des esclaves a pour destination le marché mondial remodelé par le capitalisme des métropoles. Les colonies de planteurs ont un caractère essentiellement rural et sont constituées de grands domaines dont la production (riz, tabac, indigo, coton) repose à la fois sur l'utilisation de la main-d'oeuvre servile et la culture extensive, donc l'étendue des terres. Ceci explique l'impossibilité d'une petite production prospère dans ce

type de colonie, et l'existence, à côté d'une classe de riches propriétaires d'esclaves, de pauvres blancs (poor white) périssant sur leur misérable parcelle, ou bien constituant un véritable lumpenprolétariat, souvent à la solde des planteurs pour surveiller et réprimer les esclaves. C'était la situation prédominante dans les Etats du Sud (Virginie, les deux Caroline, Géorgie, Floride, etc.).

4.5.2.2.5 Si au départ l'esclavage se pratique dans toutes les colonies, il ne subsiste et se développe que dans les plantations.

Avec la production esclavagiste dans les plantations on obtient du surtravail sans jeter les bases mêmes de la production capitaliste et donc sans risquer de susciter une concurrence dangereuse à terme. Par exemple la loi édictée par le parlement anglais en 1699, et qui interdisait aux colonies de manufacturer les laines qu'elles exportaient, visait justement à empêcher que la production capitaliste ne se développe.

La bourgeoisie fait d'une pierre deux coups: non seulement elle fait refluer des colonies une certaine masse de plus-value, qu'elle fait fonctionner comme capital dans la métropole, mais encore elle se livre à un commerce très fructueux, celui des esclaves. L'esclavage se développe sans limites en Amérique du Nord de 1619 à 1808, date de la prohibition officielle du trafic d'esclaves, mais il continue de fait jusqu'en 1860 et même plus massivement. De 90 000 esclaves noirs en 1790, on passe à 3 000 000 en 1850, pour atteindre un maximum de 4 000 000 en 1860. D'après une étude de l'UNESCO en 1966 (Histoire générale de l'humanité) 200 millions d'Africains auraient été victimes de la traite. Mais ce chiffre suppose 5 morts pour un captif et englobe une période de plusieurs millénaires. Pour la seule période capitaliste, de 1450 à 1870, les chiffres varient selon les auteurs, mais il semble qu'un minimum de 10 millions d'Africains furent victimes de la traite en direction du continent américain.

' Dans le même temps que l'industrie cotonnière introduisait en Angleterre l'esclavage des enfants, aux Etats-Unis, elle transformait le traitement plus ou moins patriarcal des noirs en un système d'exploitation mercantile. En somme, il fallait pour piédestal à l'esclavage dissimulé des salariés en Europe, l'esclavage sans phrase dans le nouveau monde.' (Marx Le Capital livre I ch XXXI)

4.5.2.2.6 Alors que dans les colonies du Sud, le système des plantations reposant sur l'esclavage interdit tout développement industriel important de type capitaliste et rend quasiment impossible une petite agriculture marchande prospère (les petits fermiers restent généralement de poor white), au Nord, c'est exactement le contraire. Au fur et à mesure que les colonies américaines se peuplaient de nouveaux émigrants, l'esclavage était peu à peu abandonné dans le Nord, alors que dans le Sud il prenait son essor avec la demande anglaise de coton:

' L'esclavage aux E.U d'Amérique reposait beaucoup moins sur la violence que sur l'industrie anglaise du coton; dans les régions où ne poussait pas le coton, ou qui ne pratiquaient pas comme les Etats limitrophes, l'élevage des esclaves pour les Etats cotonniers, il s'est éteint de lui-même, sans qu'on eut à utiliser la violence, simplement parce qu'il ne payait pas.'

(Engels: le rôle de la violence dans l'histoire. ed.soc p.11)

Entre 1700 et 1750 la population américaine s'est multipliée par quatre (on passe de 250 000 à plus d'1 000 000), et de 1750 à l'indépendance elle fait plus que doubler (de 1 170 760 on passe à 2

780 369 en 1780). Par contre l'évolution de la population noire se concentre pour les trois quarts dans seulement trois Etats du Sud: la Virginie et les deux Caroline, et ceci dans des proportions beaucoup plus importantes par rapport à la population blanche que dans les Etats du Nord. En Pennsylvanie par exemple il y aurait eu selon des sources officielles américaines en 1780, 7855 noirs sur une population totale de 327 305 personnes ( soit à peu près 3%), et à la même époque en Virginie, 220 582 noirs sur 538 004 personnes ( soit environ 40%). Mais ces écarts ne font que se creuser avec la demande anglaise de coton et l'abandon de l'esclavage dans les Etats du Nord.

4.5.2.2.7 Dans les colonies du Nord qui furent des colonies de peuplement se développent au contraire la petite et moyenne agriculture marchandes, le commerce et l'artisanat. Au départ, les capitalistes qui amenèrent avec eux dans les colonies américaines des moyens de production et des ouvriers eurent le même désagrément que le sieur Peel en Australie:

' Tout d'abord Wakefield découvrit dans les colonies que la possession d'argent, de subsistances, de machines et d'autres moyens de production, ne fait point d'un homme un capitaliste, à moins d'un certain complément, qui est - le salarié, un autre homme, en un mot, forcé de se vendre volontairement. Il découvrit ainsi, qu'au lieu d'être une chose, le capital est un rapport social entre personnes, lequel rapport s'établit par l'intermédiaire des choses. Mr Peel, nous raconte-t-il d'un ton lamentable, emporta avec lui d'Angleterre pour Swann River ( Nouvelle Hollande) des vivres et des moyens de production d'une valeur de cinquante mille livres sterling. Mr Peel eut en outre la prévoyance d'emmener trois mille individus de la classe ouvrière, hommes femmes et enfants. Une fois arrivé à destination, ' Mr Peel resta sans un domestique pour faire son lit ou lui puiser de l'eau à la rivière'. Infortuné Mr Peel qui avait tout prévu! Il n'avait oublié que d'exporter au Swan River les rapports de production anglais.' Le Capital. Livre I. Ch.XXXIII p.569 ed;Garnier Flammarion.

La possibilité pour les colons de s'installer comme petits cultivateurs maintenait en permanence la pénurie de main-d'oeuvre et constituait donc un obstacle au développement des rapports de production capitalistes. C'est ce qui permettait à B.Franklin de dire:

' Aucun homme qui possède un morceau de terre suffisant grâce à son labour pour faire vivre sa famille dans l'aisance, n'est assez pauvre pour devenir ouvrier d'usine et pour travailler comme salarié. Donc, puisqu'il y a assez de terres en Amérique pour tous nos gens, il ne peut s'y créer de manufacture de quelque importance.'(cité par Wilson dans 'Histoire du peuple américain')

L'avancée des colons sur la frontière de l'Ouest ouvrait sans cesse de nouvelles possibilités d'installation aux émigrants, et cette perspective ne prit définitivement fin qu'au début du 20<sup>e</sup> siècle. Le procès de production d'une classe ouvrière sans réserves en tant qu'état permanent était par là même continuellement enrayé.

4.5.2.2.8 Partant de cet aspect de la réalité américaine un H.Kriege échafauda tout un programme pseudo-communiste que le comité de correspondance communiste de Bruxelles, dirigé par Marx et Engels, ridiculisa en ces termes:

'Mais essayons maintenant de prendre au sérieux le cadeau de Kriege

à l'humanité.

1400 millions d'âres doivent 'être conservés comme bien commun inaliénable de toute l'humanité'. Plus précisément, chaque 'paysan' doit recevoir 160 âres. D'après ces données, on peut calculer l'importance de toute l'humanité selon Kriege - exactement 8 millions trois quart de paysans, soit à raison de 5 têtes par chef de famille, un total de 43 millions trois quart de personnes. Nous pouvons également calculer la durée de 'toute l'éternité' pendant laquelle le prolétariat pourra 'en sa qualité d'humanité prétendre à la possession de toute la terre', du moins de celle des Etats-Unis. Supposons que la population des Etats-Unis continue de s'accroître au rythme actuel (c'est-à-dire qu'elle double en 25 ans); 'toute l'éternité' ne durera pas tout à fait 40 ans. Pendant cette période, les 1400 millions d'âres seront occupés et ceux qui arriveront par la suite n'auront plus rien à quoi 'prétendre'. Or, étant donné que cet affranchissement du sol multiplierait l'immigration, 'l'éternité' de Kriege pourrait bien prendre fin encore plus rapidement. Surtout si l'on considère qu'une terre pouvant recevoir 44 millions d'habitants ne constituerait même pas un canal d'écoulement suffisant pour le paupérisme européen d'aujourd'hui, vu qu'en Europe une personne sur dix est indigente et que les îles britanniques à elles seules en fournissent 7 millions. Non moins naïve du point de vue économique est l'idée exprimée dans l'article 'Aux femmes' (n°13), où Kriege s' imagine qu'il suffirait à la ville de New York de libérer les 52 000 âres de Long Island pour débarrasser 'd'un seul coup' et pour toujours New York du paupérisme, de la misère et du crime.' (Circulaire contre Herman Kriege. 1846.)

En considérant que le territoire des Etats-Unis s'est agrandi après 1846 et surtout à la suite de la guerre contre le Mexique, et que l'Etat a effectivement procédé à la distribution de terres (homesteads), la prévision des communistes s'est bien vérifiée contre tous les utopistes et les socialistes petits-bourgeois. En effet, dès les années 1870, l'installation de petits cultivateurs dans l'Ouest ne constitue plus un exutoire suffisant pour éviter l'expansion du prolétariat. Et si l'absence de monopole de la propriété foncière faisait d'une certaine manière obstacle au capitalisme, d'une autre manière, l'absence d'entraves féodales favorisait son développement :

' Carey appartient à un pays où l'économie bourgeoise ne s'est pas développée sur la base du féodalisme, mais s'est construite elle-même; où elle apparaît non pas comme la survivance d'un mouvement séculaire mais comme le point de départ d'un mouvement nouveau, où l'Etat à la différence de toutes les formations nationales antérieures, fut d'emblée subordonné à la société bourgeoise et à sa production et ne put jamais prétendre à la poursuite de fins propres; où la société bourgeoise combinant les forces productives d'un vieux monde et l'immense terrain naturel d'un monde nouveau s'est développée dans des proportions et avec une liberté jamais vues auparavant et a dépassé de loin tout ce qui avait été réalisé jusqu'alors dans la conquête des forces de la nature; où enfin les antagonismes de la société bourgeoise n'apparaissent eux-mêmes que comme des moments éphémères.' ('Bastiat et Carey. Marx - Economie II Pléiade p.176)

Si les tentatives des sieurs Peel et Cie d'importer les rapports de production capitalistes dans les colonies ne pouvaient qu'échouer, comme le dit Marx, par contre, l'économie capitaliste s'y est 'construite elle-même'. La propriété privée des petits cultivateurs qui pullulaient dans les Etats du Nord s'est muée d'elle-même en propriété privée capitaliste comme le traçait la Circulaire contre

H.Kriege pour les paysans et leurs 160 âcres:

' Kriege s'imagine qu'il peut interdire, par des lois, les conséquences de ce partage: concentration, progrès industriel, etc. Les 160 âcres de terre représentent à ses yeux une mesure invariable, comme si la valeur d'une telle surface ne diffèrait pas selon sa qualité. Les 'paysans' seront obligés d'échanger entr'eux et avec d'autres sinon leur sol, du moins les produits de leur sol, et quand ils en seront là, on s'apercevra vite que tel 'paysan', même sans capital, est en train de faire de tel autre son valet de ferme, et cela par son seul travail et la plus grande productivité initiale de ses 160 âcres. Et enfin n'est-il pas indifférent que ce soit la terre ou les produits de la terre qui 'deviennent la proie des spéculateurs rapaces' ?' (Circulaire contre H.Kriege. Marx Philosophie/Pléiade.p.1469)

4.5.2.2.9 En Amérique du Nord, l'activité productive, même lorsqu'elle était encore artisanale, apparut d'emblée débarrassée de tout le fatras féodal des guildes et corporations.

4.5.2.2.10 Un autre aspect du développement économique de l'Amérique du Nord résidait dans la pénurie chronique de main-d'oeuvre. Cette pénurie agissait à la hausse sur le niveau des salaires. Par rapport à la métropole britannique, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les salaires ouvriers étaient de 30 à 100% supérieurs selon la qualification; et l'Etat cherchait à fixer un maximum de salaire:

' En 1630, la cour générale du Massachusetts décréta que les charpentiers, briquetiers, menuisiers, scieurs et chaumiers ne prendront pas plus de 2 schillings par jour, et nul ne leur donnera davantage sous peine d'une forte amende. Si les ouvriers étaient nourris et abreuvés, leur paie était réduite en proportion. Mais les tentatives de réglementation des salaires des maçons, des faucheurs, scieurs, tuiliers ou charrons échouèrent rapidement. Les employeurs surenchérent, et les lois punissant le versement de salaires excessifs furent bientôt rapportées, même si la législation prévoyant les amendes pour les ouvriers qui acceptaient plus que les salaires officiels resta en vigueur quelques temps encore.' (T.Brooks: Le labeur et la lutte. Ed Economica p.2/3)

Cette situation favorable aux salariés, ainsi que la possibilité d'acquérir des terres attira une immigration constante de prolétaires de l'autre continent qui, soit passaient un contrat selon lequel ils s'engageaient à travailler pour un patron pendant un certain nombre d'années pour rembourser les frais de leur voyage et de leur installation, soit payaient leur traversée et vendaient leur force de travail sur place. Dans tous les cas, les nouveaux venus ne restaient dans la condition de salarié ou de serviteur sous contrat qu'autant qu'il leur était nécessaire pour pouvoir s'installer à leur compte. La classe ouvrière américaine était de ce fait sans cesse fluctuante et composée d'éléments nouveaux et de nationalités diverses.

La métropole chercha même à freiner ce flux migratoire vers ses propres colonies:

' ... en 1765 le parlement interdit l'émigration des travailleurs qualifiés dans le double but de prévenir la divulgation de secrets de fabrication jalousement gardés et de maintenir dans le pays assez d'ouvriers et d'artisans expérimentés.' (T.Brooks. p.4)

LÀ encore la métropole veille à ce que ses colonies ne deviennent des concurrentes qui se retourneraient contre elle. Or, le danger se précise si bien qu'un des meilleurs représentant de la bourgeoisie industrielle anglaise, A.Smith, envisageait même (à la veille de la guerre d'indépendance!) la possibilité de déplacer le centre de l'Empire britannique en Amérique du Nord:

' D'ailleurs, les habitants de l'Amérique se flatteraient et ce ne serait pas non plus sans quelque apparence de raison, que la distance où se trouve aujourd'hui l'Amérique du siège du gouvernement pourrait bien ne pas être de très longue durée. Les progrès de ces contrées en industrie, en richesse et en population ont été tel jusqu'à présent, que, dans le cours peut-être d'un peu plus d'un siècle, le produit des contributions d'Amérique pourrait excéder celui des contributions de la Grande-Bretagne. Naturellement alors le siège de l'empire se transporterait dans la partie qui contribuerait le plus à la défense générale et au soutien de l'Etat.'

( 'Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations' A.Smith: livre IV, ch.7, 'Des colonies'.1776.)

4.5.2.2.1.1 Le développement économique des colonies américaines est un fait remarquable à l'aube de la guerre révolutionnaire pour l'indépendance et l'unité des Etats d'Amérique:

' En 1700, les colonies assuraient un soixante-dixième de la production mondiale de fer; en 1775 leur part équivalait au septième de cette production. En fait, à l'aube de la révolution, les colonies comptaient plus de hauts fourneaux et de forges que l'Angleterre et le pays de Galles réunis.' (T.Brooks p.3)

De plus, ce développement particulièrement impétueux fut encore amplifié et accéléré par l'introduction du machinisme. La révolution industrielle débuta en Angleterre et permit à celle-ci de répondre dans un premier temps aux besoins croissants d'un marché en pleine expansion, et ainsi de creuser l'écart avec les autres nations. Par la suite, celle-ci utilisèrent aussi les machines suivant la logique de la concurrence. Mais en Amérique, l'absence d'une main-d'oeuvre suffisante comme nous l'avons déjà signalé, force d'autant plus à l'utilisation et même à l'invention de machines:

' Jusqu'en l'an 1825, époque de la première crise universelle, vous pouvez dire que les besoins de la consommation en général allaient plus vite que la production et que le développement des machines était la conséquence forcée des besoins du marché. Depuis 1825, l'invention et l'application des machines n'est que le résultat de la guerre entre les maîtres et les ouvriers. Encore ceci n'est-il vrai que pour l'Angleterre. Quand aux nations européennes, elles ont été forcées d'appliquer les machines par la concurrence que les anglais leur faisait, tant sur leur propre marché que sur le marché du monde. Enfin, quand à l'Amérique du Nord, l'introduction des machines était amenée et par la concurrence avec d'autres peuples et par la rareté des mains, c'est-à-dire par la disproportion entre la population et les besoins industriels de l'Amérique du Nord.' (Marx à Annenkov. Lettre du 28/12/1846)

4.5.2.3 LA GUERRE D'INDEPENDANCE: Formation révolutionnaire de la nation américaine.

4.5.2.3.1 " En général, l'assemblée des hauts dignitaires de l'industrie anglaise exprima son amer ressentiment face aux tendances protectionnistes qui se développent de plus en plus dans les colonies, notamment en Australie. Ces messieurs oublient que, durant plus d'un siècle et demi, ces colonies ont vainement protesté contre le système colonial de la métropole. A l'époque, les colonies réclamaient le libre-échange, tandis que l'Angleterre s'en tenait à la prohibition. Aujourd'hui, l'Angleterre prêche le libre-échange et les colonies trouvent que le protectionnisme vis-à-vis de l'Angleterre est plus conforme à ces intérêts."

(Marx: article du 8/02/1862 Die Presse)

Les hauts dignitaires de l'industrie anglaise sont comme les historiens bourgeois. Lorsqu'il s'agit de leurs affaires, ils sont frappés d'amnésie !. "L'oubli" systématique du passé révolutionnaire de leur classe, de l'usage de la violence, de l'exercice de la terreur et de la dictature lors des révolutions bourgeoises, par les historiens, rejoint celui des économistes et des hommes d'affaire sur leur passé colonial.

L'Angleterre a eu recours à un protectionnisme constant jusqu'au développement de la phase de soumission réelle du travail au capital. Or, ce protectionnisme entravait le développement des colonies:

- à partir de 1651 sont promulguées les lois de navigation qui réservent le transport des marchandises coloniales aux vaisseaux anglais.

- l'acte de 1663 interdit aux colonies d'importer des marchandises autres qu'anglaises: la métropole est définie comme entrepôt et magasin général de tout le commerce extérieur de l'Empire.

- en 1733, la loi sur les mélasses frappe d'une taxe toutes les denrées achetées par les colonies sur le marché le plus favorable (Antilles espagnoles et françaises).

- en 1751 l'émission de papier-monnaie est interdite en Nouvelle-Angleterre, puis en 1764 la même interdiction s'étend à toutes les colonies.

- en 1764, le sugar act tout en abaissant la taxe de 1733 renforce la répression de la contrebande.

En fait, l'ensemble des mesure adoptées en 1764 par la métropole sont complémentaires: la loi sur les mélasses qui imposaient les marchandises importées hors de l'Empire suscita la contrebande, mais alors que les colonies du Sud pouvaient échanger des matières premières comme le tabac, l'indigo, le riz ou le coton contre des produits manufacturés, celles du Nord devaient avoir recours à des devises qu'elles se procuraient justement sur les marchés antillais grâce à leur activité essentiellement commerciale. L'interdiction d'émettre du papier-monnaie et la répression accrue du commerce de contrebande avec les Antilles, ainsi que le maintien de la taxe, étouffaient littéralement les colonies du Nord. Toutefois, celles du Sud avaient à souffrir d'un prix relativement bas de ses exportations par rapport à ses importations de marchandises anglaises.

- En 1765 le Parlement vote le fameux Stamp Act pour remplir ses caisses sur le dos des colonies américaines, puis élargit la gamme des produits soumis à la taxe à des produits de première nécessité comme le thé, le papier, le verre, le plomb et les peintures.

- En 1773, la Compagnie des Indes Orientales obtint le droit

d'exporter du thé en Amérique sans passer par les 'magasins généraux' de la métropole et sans payer aucun droits. Par contre les américains devaient payer un droit d'importation sur le thé indien de la Compagnie!

4.5.2.3.2 C'est avec le Stamp Act et les lois qui suivirent que naquit le mouvement d'indépendance américain, d'autant que les motifs d'insurrection concernaient désormais toutes les colonies et la quasi-totalité des classes sociales. On peut dire que le Stamp Act fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase, déclenchant un mouvement de grande ampleur qui aboutit dans un premier temps au boycott des marchandises anglaises, au refus de payer le timbre et jusqu'à l'attaque des notables compromis avec l'Angleterre.

Le mouvement prit un tour encore plus résolu avec la fermeture du port de Boston par les autorités britanniques suite à la destruction d'une importante cargaison de thé par des indépendantistes dirigés par S.ADAMS.

4.5.2.3.3 A partir des sociétés d'activistes, partisans ouverts de l'indépendance, se construit un fort courant nationaliste qui se nomme lui-même 'patriote' et qui agit pour la séparation des colonies américaines d'avec l'Empire britannique. Au sein de ce courant, auquel s'opposent les loyalistes fidèles à l'Angleterre, les éléments les plus radicaux proviennent de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie. Ces éléments radicaux poussent le mouvement vers ses conséquences révolutionnaires:

'Réunis dans l'organisation révolutionnaire des 'Fils de la liberté', ouvriers et artisans formèrent l'aile marchante des émeutes qui éclatèrent à Boston, New York, Philadelphie et Charlestown. Les bureaux des agents de l'enregistrement et les maisons des fonctionnaires royaux furent pillées et rasées. A Boston, les Fils de la liberté firent irruption dans la résidence d'un lieutenant-gouverneur stupéfait, saccagèrent les lieux et jetèrent le mobilier dans la rue.' (Th.Brooks: Le labeur et la lutte. Ed Economica p.7)

Entre patriotes et loyalistes certains tenteront la voie d'un compromis, comme Burke qui voulait concilier l'autonomie coloniale avec la suprématie britannique. Mais l'autonomie des colonies signifiait justement pour l'Empire britannique la décadence de sa suprématie! Sous les formes politiques du conflit résidaient les déterminations économiques, les oppositions d'intérêt entre la métropole et les colonies, et ces dernières se révélaient fondamentalement antagonistes.

4.5.2.3.4 Les lois et règlements émanant de la métropole enserraient les colonies et faisaient pression sur toutes les classes sociales à l'exception d'une petite minorité. Les loyalistes se recrutaient parmi les aristocrates, les gouverneurs et les grands bourgeois; les patriotes parmi toutes les classes.

4.5.2.3.5 Depuis le Declaratory Act de 1766, le Parlement anglais avait le pouvoir de légiférer pour les colonies. Aussi le conflit révolutionnaire revêtit de prime abord une forme juridique. Les actions patriotiques recherchèrent une légitimité juridique et rassemblèrent toute les classes, conformément aux révolutions bourgeoises radicales, sous les drapeaux de l'égalité, liberté et fraternité abstraites, drapeaux que la Grande Révolution reprendra en mains quelques dix années plus tard.

- En 1770 se forme tout un réseau de comités de correspondance entre les représentants nationalistes des différentes colonies. Ce réseau constitue l'embryon du parti politique national.

- En 1774 on a la création d'un Congrès Continental qui rédige alors sous l'influence prédominante des radicaux une 'Déclaration de droits et doléances' refusée par les Anglais.

- Face au refus pur et simple du Parlement anglais se réunira un second Congrès Continental, en 1775 à Philadelphie, afin de déterminer l'attitude à adopter vis-à-vis des lois coercitives anglaises et de 13 autres lois datant de 1763. Le Congrès décidera alors de rompre les relations commerciales avec l'Angleterre et de mettre sur pied une 'Armée continentale américaine'.

Les bourgeois ne veulent évidemment pas voir ici l'évidence, leur propre passé révolutionnaire! La constitution d'un parti indépendantiste, celle d'une armée indépendante, voilà qui n'a rien de révolutionnaire... Or, à partir de ce moment-là l'Angleterre cherche à reprendre l'initiative en envoyant la troupe contre une milice patriotique de 70 hommes. Les troupes patriotiques ne tarderont pas à répliquer en organisant le siège de Boston.

Le 10 Janvier paraît la brochure de Th. Paine: 'Common sense' qui a valeur de programme officiel des patriotes et qui affirme:

' Les colonies sont bien mieux à même de se gouverner elles-mêmes. '!

Il ne s'agit pas dans l'esprit du pamphlet de retourner à un certain self-government des colonies sous haute surveillance britannique, comme cela a pu être plus ou moins le cas avant 1763, mais d'une rupture définitive avec l'Angleterre et de la constitution d'une véritable Nation américaine avec un Etat politique indépendant et souverain:

' Il est contraire à la raison, à l'ordre universel des choses, à tous les exemples de périodes antérieures de penser que ce continent puisse longtemps être assujéti à une puissance extérieure. ' et aussi, rappelant à s'y méprendre les paroles d'Adam Smith:

' Il y a quelque chose d'absurde à supposer qu'un continent put être perpétuellement gouverné par une île' car 'il n'était jamais arrivé que la nature eût fait le satellite plus grand que la planète. '

Le Congrès se réunit à nouveau en Juin 1776 et le 4 Juillet il avait adopté à la majorité la déclaration d'indépendance qui eut valeur de déclaration de guerre à l'Angleterre, en affirmant que:

' Ces colonies unies sont et doivent être, des Etats libres et indépendants; qu'elles sont libérées de toute allégeance à la couronne britannique et que tout lien politique entre elles et l'Etat de Grande-Bretagne est, et doit être, entièrement dissous; et que, en tant qu'Etats libres et indépendants, elles ont plein pouvoir de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir le commerce et de procéder à tous actes qui sont de la compétence des Etats indépendants. '

4.5.2.3.6 Cette levée contre le régime colonial anglais déboucha

sur ce que Lénine appela une grande guerre 'réellement libératrice' du peuple américain:

'Lorsqu'il menait sa grande guerre libératrice contre ses oppresseurs anglais, il avait également contre lui les oppresseurs français et espagnols auxquels appartenait alors une partie du territoire actuel des Etats-Unis d'Amérique du Nord. Dans sa lutte difficile pour la libération, le peuple américain s'est entendu lui aussi avec certains oppresseurs contre d'autres afin d'affaiblir les oppresseurs et de renforcer ceux qui combattaient révolutionnairement l'oppression dans l'intérêt de la masse opprimée. Le peuple américain a su mettre à profit la rivalité entre français, espagnols et anglais; il a même parfois combattu de concert avec les armées des oppresseurs français et espagnols contre les oppresseurs anglais; il a triomphé d'abord des anglais, puis s'est débarrassé (en partie à prix d'argent) des français et des espagnols.' (Lénine: Lettre aux ouvriers américains. 23 Septembre 1919)

L'aide des français et des espagnols à la guerre de libération contre les anglais ne débuta qu'après deux ans de conflit. Et, bien que le traité d'alliance entre Américains et Français prévoyait de ne pas conclure de paix avec l'Angleterre avant que celle-ci n'ait reconnu l'indépendance des treize colonies, une délégation américaine entama des négociations secrètes avec l'Angleterre en 1782.

Les américains se méfiaient à juste titre des oppresseurs français dont le but était de limiter l'extension des Etats-Unis dans la vallée du Mississipi et de favoriser leur propres intérêts et ceux de leurs alliés espagnols. Dans toutes les tractations diplomatiques les révolutionnaires américains firent preuve d'une remarquable lucidité et surent, comme le dit Lénine, parfaitement tirer profit des rivalités entre nations colonialistes.

Ce n'est pas une pureté abstraite qui peut guider le révolutionnaire vers la victoire finale. La guerre d'indépendance fut une guerre révolutionnaire et constitue un modèle classique pour les luttes anti-coloniales. Il est donc totalement inepte de dénigrer telle ou telle lutte nationale sous le prétexte moraliste qu'elle est soutenue par une puissance capitaliste ou même plusieurs. Ce qui détermine le caractère révolutionnaire d'une lutte nationale est tout autre, et ne peut résider en dernière instance que dans sa capacité à transformer les rapports sociaux de production. C'est uniquement en fonction des bouleversements économiques et sociaux qu'une telle lutte est apte à produire que l'on peut en juger. Il en fut ainsi de la guerre d'indépendance américaine, de la guerre civile aux E.U, des guerres visant à la constitution d'Etats nationaux en Europe, des guerres anti-coloniales dans le monde entier.

On peut ainsi mesurer jusqu'à quel degré de crétinisme certains groupes du milieu révolutionnaire actuel poussent leur 'raisonnement'. Encore vaudrait-il mieux parler d'agitation cérébrale dans leur cas, à commencer par les plus opportunistes d'entre eux, le CCI et le BIPR. Empressés d'illustrer leur théorie, commode mais en flagrante contradiction aussi bien avec la théorie révolutionnaire qu'avec les faits historiques, de la décadence et de justifier leur position proudhonniène sur la question nationale, ces groupes ont bricolé des arguments dérisoires. Pour eux, depuis 1914 le capitalisme est entré en décadence et depuis lors toute lutte nationale devient une lutte entre Etats impérialistes, ou blocs d'Etats impérialistes. Un des arguments essentiels du CCI pour démontrer la validité de cette position consiste justement à dire que derrière chaque lutte nationale se cache un petit ou un grand impérialisme, que telle lutte anti-

coloniale fut menée avec l'appui des Russes ou celui des Américains, et que de ce fait elle participe de la lutte à mort que mènent ces impérialismes, etc. Mais les mêmes critères auraient pu s'appliquer lors de nombreuses guerres, à commencer par la guerre d'indépendance américaine. Dans cette dernière les capitalistes anglais d'une part, les français et les espagnols de l'autre, menaient une lutte à mort. Ceci n'empêcha pas les américains d'utiliser les seconds contre les premiers, comme le rappelle Lénine!

Après six ans de guerre un traité fut signé par lequel la Grande-Bretagne reconnaissait l'indépendance de ces anciennes colonies et leur abandonnait tout le territoire au sud des Grands Lacs jusqu'au Mississipi. L'année suivante fut ratifié à Paris un traité ( 3 Septembre 1783) qui comportait comme clause la remise de la Floride à l'Espagne. Les américains se débarrassèrent définitivement des français en leur rachetant la Louisiane (1803).

4.5.2.3.7 Si la guerre d'indépendance, en libérant les colonies du joug et du pillage de la métropole leur donne l'indépendance politique, celles-ci n'en demeurent pas moins étroitement dépendantes sur le plan économique. Mais une erreur colossale serait commise si l'on pensait que l'indépendance politique ne s'est accompagnée d'aucun bouleversements économiques et sociaux. Les ex-colonies ont pu dès lors développer leur commerce et leur industrie, les colons ont poussé vers l'Ouest, les planteurs ont pu discuter le prix de leurs exportations vers l'Angleterre, l'Union créa sa monnaie, etc. Bref, toutes les grandes tâches d'une révolution bourgeoise nationale furent en partie accomplies.

Toutefois, les colonies du Sud continuèrent à pratiquer l'exploitation esclavagiste dans la culture extensive des sols et, loin de favoriser le marché unitaire national, faisaient obstacle à ce développement et dépendaient étroitement des débouchés que lui procurait presque exclusivement la Grande-Bretagne. On doit même dire que la dépendance des Etats du Sud ne fait que croître vis-à-vis de l'industrie cotonnière anglaise qui, avec la révolution industrielle va devenir le moteur de l'expansionnisme sudiste. Ainsi la révolution bourgeoise était-elle inachevée et nécessitait-elle la suppression de la production esclavagiste sudiste.

4.5.2.3.8 Dialectiquement, la constitution des colonies américaines en nation indépendante et souveraine FORCE le capital anglais à généraliser la production de plus-value relative, elle l'oblige à parachever sa domination sur le travail et à mettre en place des mécanismes de domination du marché mondial propres à la phase de soumission réelle du travail au capital. Cette domination ne peut s'effectuer qu'avec de nouvelles formes telle que le marché monétaire, le libre-échange, etc. Les formes de domination du marché mondial spécifiques à la phase formelle telles que le protectionnisme, le régime colonial, les actes de navigation, peuvent être abandonnées au profit de formes plus appropriées. Ce sont ces mécanismes que nous nommons Impérialisme, et nullement une phase historique de la production capitaliste.

4.5.2.3.9 L'Impérialisme britannique s'exerce au travers d'une dépendance économique des E.U et répond essentiellement aux besoins croissants de matières premières bon marché de la part de la grande industrie mécanisée.

C'est ainsi que les Etats esclavagistes du Sud, producteurs

quasiment exclusifs de matières premières et particulièrement dépendants de cette industrie anglaise sur le plan des débouchés devint un des rouages essentiel des mécanismes impérialistes mis en place par le capital britannique :

' Le monopole cotonnier des Etats esclavagistes de l'Union américaine n'est pas un produit de la nature, mais de l'histoire. Il naquit et se développa parallèlement au monopole de l'industrie anglaise sur le marché mondial. En 1793 - vers l'époque où se firent les grandes découvertes mécaniques en Angleterre - un quaker du Connecticut, Ely Withney, inventa le Cotton gin, une machine à séparer le duvet de la graine de coton. Avant cette invention le travail le plus intensif de toute une journée d'un Noir ne suffisait pas pour séparer un livre de duvet de ses graines. Après l'invention de la machine à égrener le coton, une vieille femme noire pouvait facilement fournir en un jour cinquante livres de duvet de coton, et des améliorations progressives eurent tôt fait de doubler le rendement de cette machine. Dès lors il n'y eut plus d'entraves à la culture du coton aux Etats-Unis. Il poussa rapidement main dans la main avec l'industrie cotonnière anglaise qui devint une grande puissance commerciale.' (Marx: La crise en Angleterre. Die Presse. 6/01/1861. ed. 10/18 p.59)

Un des mobiles de l'Impérialisme britannique était le bon marché des matières premières. Ainsi son intérêt était de bloquer le développement de la jeune nation et d'empêcher que ne se mette en place la production spécifiquement capitaliste. Dans le Sud il avait d'autant plus d'intérêt à la conservation de la production esclavagiste que celle-ci garantissait le bon marché du coton. Mais d'une manière générale, le bas niveau des prix agricoles et miniers américains s'expliquait du fait de l'absence de la rente foncière absolue :

' Dans le deuxième type de colonies - plantations - de prime abord des formes de spéculations commerciales produisent pour le marché mondial, c'est la production capitaliste qui existe, bien que formellement seulement, puisque l'esclavage des noirs exclut tout travail salarié libre, donc la base de la production capitaliste. Mais ce sont des capitalistes qui font marcher leurs affaires avec des esclaves noirs. Le mode de production qu'ils introduisent n'est pas issu de l'esclavage, mais est greffé sur lui. Dans ce cas, capitaliste et propriétaire foncier ne font qu'un. Et l'existence élémentaire du sol face au capital et au travail n'offre aucune résistance à l'investissement du capital, ni donc à la concurrence des capitaux. Il ne se développe d'ailleurs pas ici une classe de farmers différents des landlords. Tant que dure cette situation, rien ne s'oppose à ce que le prix de production règle la valeur marchande.' (Marx: Théories sur la plus-value, t.2 p.348 ed. sociales)

Mais les Etats impérialistes ne renoncent jamais de leur plein gré à leurs possessions coloniales, l'histoire est là pour le prouver. Les Anglais tentèrent de récupérer leur influence politique sur les E.U à deux reprises au moins. En 1812/14, et durant la guerre civile. Ils n'y renoncèrent qu'à la suite de l'accession définitive des E.U au rang de puissance impérialiste, puissance qui était en germe dès leurs premiers pas (cf doctrine Monroe).

#### 4.5.2.4 FORMATION DE LA CLASSE OUVRIERE AMERICAINE ET DEVELOPPEMENT DES RAPPORTS DE PRODUCTION CAPITALISTES.

4.5.2.4.1 Lorsque l'on se penche sur l'histoire du mouvement ouvrier américain depuis ses origines, il est tout à fait significatif que la première grève recensée ait éclaté en 1786, et que la première organisation syndicale soit créée quelques années plus tard à Philadelphie en 1792.

C'est à la suite de la guerre d'indépendance que la classe ouvrière commence à se manifester en fonction de ses propres intérêts, même s'il ne s'agit encore que d'intérêts immédiats.

Nous avons vu, au travers de la guerre d'indépendance, que dans les groupements politiques les plus radicaux, tels les Fils de la liberté, les ouvriers avaient joués un rôle déterminant. Or, le terrain même où la classe ouvrière moderne peut développer ses luttes et affirmer sa mission historique, n'est pas encore conquis. Tout au long du processus historique menant de la guerre d'indépendance à la guerre de sécession, la classe ouvrière américaine doit lutter pour pousser au plein épanouissement de la société bourgeoise. De 1776 à 1866, s'écoule près d'un siècle de luttes ouvrières au cours desquelles le prolétariat américain encore embryonnaire n'a pas manqué d'anticiper sur l'avenir.

4.5.2.4.2 Entre 1790 et 1830, on assiste à un développement industriel dans les Etats du Nord de l'Union américaine, principalement en Nouvelle Angleterre. Ce développement fut en partie accéléré par le blocus opéré par les Anglais lors de la guerre de 1812/1814. L'embargo sur les marchandises britanniques suscita la création d'infrastructures (canaux et grandes routes) nécessaires à la création d'un véritable marché intérieur. Même si ce développement reproduit encore le métier, les E.U adoptent d'emblée la machine, créant même des machines qui marqueront tout le cours ultérieur, comme la machine à égrener le coton (1793) ou encore le bateau à vapeur expérimenté pour la première fois par Fulton sur l'Hudson (1809). Cette tendance ne fera que se renforcer, permettant aux E.U. de rattraper et de dépasser l'Angleterre comme Marx l'avait prévu:

' Aux Etats-Unis, il est courant que le métier se reproduise en prenant pour base l'emploi des machines. Sa conversion ultérieure en fabrique étant inévitable, la concentration s'y effectuera avec une rapidité énorme, comparativement à l'Europe et même à l'Angleterre.' Marx: Le capital. Livre I section IV ch.XV & VIII.

Il ne faut toutefois pas surestimer le niveau atteint alors par la production capitaliste. Celle-ci ne parvient pas à s'étendre au Sud, butant sur le roc de l'alliance économique entre les esclavagistes et l'impérialisme anglais qui constitue leur principal débouché. Dans les Etats du Nord, la production capitaliste rencontre un obstacle dans la pénurie chronique de main-d'oeuvre. Mais surtout, elle doit faire face à la terrible concurrence des marchandises anglaises. Vers l'Ouest, ce sont encore les Apalaches qui constituent la frontière.

4.5.2.4.3 L'analyse de la lutte des classes aux E.U depuis l'indépendance jusqu'à la guerre civile nous montre une classe ouvrière particulièrement combative, contrairement au mythe répandu par la bourgeoisie. Mais c'est le processus de production de la classe lui-même qui est sans cesse enrayé du fait de l'installation sur la frontière de l'Ouest:

' Aux E.U la situation se présente de manière différente. Ici c'est la constitution de la classe qui est enrayée. Celle-ci s'est développée comme en Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle grâce aux luttes économiques, à travers toute la seconde moitié du siècle passé.' (Invariance l'série n°6 Thèse 1.3.4)

En fait les luttes économiques devaient aussi unir des éléments de langue, de moeurs etc. différents, et ce n'est qu'au travers de ces luttes que les barrières de nationalités, de races pouvaient être surmontées et dépassées.

L'immigration prit une tournure massive après 1830 et connut une progression quasiment constante jusqu'à la première guerre mondiale.

Jusqu'en 1870 ce sont surtout les Allemands et les Irlandais qui affluent vers le nouveau monde:

' Immigrants allemands:	1831-1840:	600 000
	1841-1850:	1 700 000
	1851-1860:	2 600 000
Immigrants irlandais:	1831-1840:	207 000
	1841-1850:	781 000
	1851-1860:	914 000

Dans la décennie 1861-70, le pourcentage d'allemands dans la population immigrée est de 35%, d'irlandais et anglais 38%.' (Schoell. Histoire des Etats-Unis. Puf)

A la base de cette immigration il y eut la terrible famine en Irlande et la contre-révolution dans toute l'Europe après 1848. Le paupérisme en général poussait les ouvriers vers l'Amérique où les salaires étaient plus élevés, le régime politique plus libre.

La plupart des Allemands devenaient agriculteurs dans le Middle-West ou s'établissaient comme artisans dans les grandes villes: Chicago, Milwaukee...

Les Irlandais, d'agriculteurs qu'ils étaient ordinairement devenaient ouvriers dans les usines du Nord et du Middle-West.

Ces immigrants participaient à pousser un peu plus la frontière de la civilisation bourgeoise vers le Pacifique.

Le mouvement migratoire par-dessus l'océan se doublait donc d'un mouvement interne d'Est en Ouest.

Toutefois, si les E.U avaient de fantastiques capacités d'absorption, le chômage inhérent au MPC commence à se manifester dans certaines villes de la côte Est dès les années 1840 suite à la crise de 1837. New-York est la ville la plus touchée, celle où débarquent les immigrants 'par cinq à six mille par semaine' (cf Voyage en Icarie. Deux ouvriers viennois aux E.U en 1855. F.Rude ed.PUF). En 1851, Weydemeyer écrit à Marx:

' Le chômage qui sévit ici depuis le début de l'automne avec une ampleur inconnue entrave considérablement toutes les initiatives nouvelles.'

Il se créait ainsi une division entre américains de vieille souche et nouveaux arrivants, division dont la bourgeoisie ne manqua pas de faire un moyen pour abaisser le salaire.

Une autre conséquence de l'immigration massive fut la disparition de nombreux prolétaires combattifs dans l'Ouest américain:

' Après l'échec des révolutions de 1848, une main de fer a broyé sur le continent toutes les organisations et tous les journaux du

parti des classes travailleuses: les plus éclairés des fils du travail perdirent tout espoir et se réfugièrent dans la république outre-atlantique.' (Adresse inaugurale de l'AIT)

La ruée vers l'or (1) fit qu'en un an (1849) la Californie comptait déjà 90 000 habitants, que l'année suivante une constitution fut votée et qu'un an plus tard elle entra dans l'Union comme un Etat de plein droit. Les 'Fils du travail' se firent digérer par le géant américain, comme le signale par ailleurs la lettre de Weydemeyer déjà citée:

'A cela s'ajoute les diverses façons dont sont exploités depuis quelques temps les ouvriers ici: Kinkel, puis Kossuth, et la majorité d'entre eux est assez bête pour donner plutôt un dollar pour la propagande qui nuit à leur cause qu'un cent à ceux qui représentent leurs intérêts. Le sol américain a une action extrêmement corruptrice sur ces gens; il leur donne par-dessus le marché le sentiment d'être très supérieurs à leurs camarades du vieux monde.'

Et Marx de rappeler dans l'adresse inaugurale de l'AIT:

' La découverte de nouveaux gisements d'or provoqua un exode immense et laissa d'irréparables vides dans les rangs du prolétariat britannique. Certains de ses membres, autrefois actifs, se laissèrent corrompre par l'appât d'un emploi supérieur et de salaires passagèrement plus élevés, en tenant compte des conditions du moment.'

Toutefois, nombre de réfugiés politiques prolétariens furent dans les années 1850 et lors de la guerre civile les principaux instigateurs et animateurs de cercles socialistes et participèrent à propager les idées révolutionnaires dans le nouveau monde.

4.5.2.4.4 A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les manufactures se développent dans les colonies du Nord et l'on assiste à la dégénérescence de l'artisanat traditionnel. Les maîtres artisans ont tendance à se transformer en capitalistes et les compagnons en salariés. La division manufacturière du travail s'impose de plus en plus. Et face à la dépossession et à l'intensification de l'exploitation, la réponse ouvrière ne se fait pas attendre. Dès 1791 un mouvement de grève éclate spontanément chez les menuisiers de Philadelphie, puis chez les marins et les tailleurs de Baltimore avec pour principale revendication la journée de 10 heures. Revendication qui sera reprise quelque vingt-cinq ans plus tard à la veille d'un important mouvement d'unification de la classe, par les charpentiers navals de Medford en 1817, avant de ressurgir en Angleterre même avec une autre ampleur.

Suite à l'échec de ces grèves, les ouvriers se dotent d'organisations syndicales et développent des formes de solidarité de ville à ville. On commence à voir surgir des grèves de solidarité et des revendications salariales communes à tout un corps de métier à l'échelle nationale.

Les premiers ouvriers à s'organiser furent les cordonniers de Philadelphie qui créèrent la 'Société fédérale des compagnons cordonniers' et déclenchèrent une grève de dix semaines en 1799. Puis ce fut le tour des typographes qui fondèrent des syndicats à New-York, Albany, Washington, etc. En 1809 éclate la première grève générale de toute une corporation, celle des cordonniers, au cours de laquelle

fonctionna tant bien que mal un fond d'aide aux grévistes qui avait été créé en 1805 par le syndicat des cordonniers de New-York. On doit aussi noter que, le même syndicat avait constitué un fond de prestation maladie et de capital-décès.

Face au danger d'unification de la classe au travers des luttes économiques et des organisations syndicales, la bourgeoisie américaine 'hyperdémocratique' fait valoir le droit coutumier contre le délit de coalition auprès de ses tribunaux de classe. Les syndicats ne furent officiellement reconnus aux Etats-Unis, ce champion du 'monde libre', qu'à l'époque du New-Deal, et ceci, uniquement dans la mesure où les syndicats rejetaient la lutte des classes pour pratiquer la collaboration de classes.

Cette première expression du mouvement ouvrier américain coïncide encore en grande partie avec les conditions de la phase de soumission formelle du travail au capital, avec tout ce que cela implique de tentatives illusoire de résister à la marche inéluctable des forces productives vers la grande industrie et la déqualification de la force de travail correspondante pour la grande majorité des ouvriers. Elle n'en eut pas moins le mérite de mettre en avant dans la foulée les besoins fondamentaux de la classe sur le plan de l'organisation, de la prise en charge des parties socialisées du salaire et de la lutte pour la réduction de la journée de travail et les augmentations de salaires.

4.5.2.4.5 Avec la fin de l'embargo sur les marchandises anglaises (1815), le marché américain fut de nouveau inondé par les marchandises à bon marché en provenance du despote du marché mondial. Il s'ensuivit une crise dès 1816 dont les effets se prolongèrent pendant quelques années. Les conséquences sur les conditions de la lutte des classes furent importantes. Le développement du machinisme dont nous avons vu qu'il était nécessité par le manque de main-d'oeuvre fut accéléré par les besoins de la concurrence autant que par les enjeux de la lutte des classes. L'artisanat traditionnel entra en pleine décomposition, les ouvriers des manufactures connurent des attaques sans précédent et l'échec des premières organisations économiques de la classe en fut précipité.

4.5.2.4.6 Après 1820, dans une phase de prospérité, les luttes revendicatives du prolétariat reprennent et le mouvement syndical renaît sur une échelle nettement supérieure. Alors que jusque-là seules certaines fractions de la classe, les plus qualifiées, s'étaient mise en mouvement, la lutte embrasse des couches beaucoup plus larges, dont certains ouvriers semi-qualifiés ou sans qualification et des femmes. Ce sont même ces dernières qui inaugurent ce nouveau cycle.

La première grève d'ouvrières éclate aux usines de Pawtucket (textile), dans le Rhode Island, en 1824, puis c'est le tour des tailleuses couturières de New York en 1825. La même année, les compagnons charpentiers de Boston se mettent en grève pour la journée de 10 heures. Les charpentiers ayant eu gain de cause, leur revendication est reprise par divers métiers dans différentes villes des Etats industrialisés. Ce fut en quelque sorte le signal pour le premier mouvement de grande ampleur de la classe ouvrière aux E.U. Les revendications salariales passent au second plan et la lutte pour la réduction de la journée de travail devient un moyen d'unifier les forces. En 1827, les charpentiers de Philadelphie entrent dans la lutte, puis ce sont successivement les peintres, les vitriers et les briqueteurs de la même ville qui se mettent en grève.

Malgré l'échec de ces grèves, les ouvriers aboutirent à la

création d'une centrale syndicale à Philadelphie, centre du mouvement: l'Union des associations professionnelles de compagnons, ainsi qu'à la formation d'une première organisation politique ouvrière qui se baptise 'parti ouvrier', en 1828 dans la même ville! En Nouvelle-Angleterre fut créée une organisation syndicale qui visait à regrouper toutes les couches de travailleurs: l'Association des ouvriers agricoles, compagnons et autres travailleurs. Des 'partis ouvriers' apparurent aussi à Boston, en 1829, et à New York en 1830. Tous ces organisations étendirent leur influence au niveau des Etats correspondants et qui étaient les plus industrialisés de l'époque.

4.5.2.4.7 Nous voyons encore une fois à quel point les luttes revendicatives des ouvriers et en particulier celles pour la réduction de la journée de travail et pour l'organisation syndicale peuvent avoir un effet unificateur de la classe que la théorie communiste a d'ailleurs toujours mis au premier plan:

'S'il ne s'agissait vraiment dans les associations que de ce dont il s'agit en apparence, notamment de la détermination du salaire, si les rapports entre le capital et le travail étaient éternels, ces coalitions échoueraient impuissantes devant la nécessité des choses. Mais elles servent à l'unification de la classe ouvrière, à la préparation du renversement de toute l'ancienne société avec ses antagonismes de classe.' (Marx: Travail salarié et capital. Ed; de Pékin p.81)

Marx, dans son rapport au conseil général de l'AIT des 20 et 27 juin 1865 insistait sur la nécessité des luttes économiques du prolétariat et sur le fait que, dans tous les cas, elles constituent une condition sine qua non du combat politique de classe:

' Si la classe ouvrière lâchait pied dans son conflit quotidien avec le capital, elle se priverait certainement elle-même de la possibilité d'entreprendre tel ou tel mouvement de plus grande envergure.' (Marx: Salaire, prix et profit. Ed. de Pékin p.72)

4.5.2.4.8 La lutte économique est l'école de guerre du prolétariat, mais pour que les unions, associations etc. de la classe ouvrière puissent préparer celle-ci à la lutte révolutionnaire, il faut qu'elles comprennent que le régime du salariat lui-même doit être aboli, et qu'il peut l'être. Elles doivent donc tendre à dépasser les simples échauffourées entre le travail et le capital:

' En même temps et tout à fait en dehors de l'asservissement général qu'implique le régime du salariat, les ouvriers ne doivent pas s'exagérer le résultat final de cette lutte quotidienne. Ils ne doivent pas oublier qu'ils luttent contre les effets et non contre les causes de ces effets, qu'ils ne peuvent que retenir le mouvement descendant, mais non en changer la direction, qu'ils n'appliquent que des palliatifs mais sans guérir le mal. Ils ne doivent donc pas se laisser absorber exclusivement par ces escarmouches inévitables que font naître sans cesse les empiètements ininterrompus du capital ou les variations du marché. Il faut qu'ils comprennent que le régime actuel, avec toutes les misères dont il les accable, engendre en même temps les conditions matérielles et les formes sociales nécessaires pour la transformation économique de la société. Au lieu du mot d'ordre conservateur: 'un salaire équitable pour une journée de travail équitable', ils doivent inscrire sur leur drapeau le mot d'ordre révolutionnaire: 'abolition du salariat'. ' (Salaire, prix et profit. p.73)

4.5.2.4.9 Dialectiquement la classe ouvrière est amenée à lutter sur le plan politique. Pour faire aboutir leurs revendications, les ouvriers prennent conscience qu'ils doivent infléchir le pouvoir de l'Etat bourgeois, et ceci est d'autant plus vrai en ce qui concerne la lutte pour la réduction de la journée de travail, qui n'est jamais acquise qu'au prix d'une lutte de classe longue et tenace. (cf. La journée de travail. Livre I du Capital).

Aussi dès les années 1820 les ouvriers vont chercher à utiliser le droit de vote ou à le conquérir. La fameuse démocratie américaine ne concédait le droit de vote aux ouvriers que dans certains Etats du Nord, et généralement, avec de telles modalités qu'il excluait les noirs, les femmes et ... les sans réserves! En fait le droit de vote avait été accordé en Pennsylvanie dès 1790 à tous ceux qui payaient un impôt au comté, ce qui laissait la porte ouverte au vote ouvrier. Dans le Massachusetts il ne fut concédé qu'en 1820, et dans l'Etat de New York en 1822.

Le prolétariat ne représentant pas encore une force sociale majoritaire, la bourgeoisie américaine n'était pas forcément opposée, comme la bourgeoisie britannique par exemple, au droit de vote pour tous les ouvriers. Elle pouvait même trouver un avantage, en l'absence d'un fort parti ouvrier, à s'attirer des voix ouvrières pour avaliser sa politique. Le professionnalisme des politiciens bourgeois et leur habileté à marchander les voix des classes opposées trouve aux E.U un excellent terrain d'exercice. Leur capacité à duper les masses étant proportionnelle à leurs appuis financiers. De même, les classes moyennes effrayées par la marche inexorable du capitalisme vers la grande industrie qui les menaçait, pensaient pouvoir trouver dans d'éventuelles alliances électorales avec les ouvriers un moyen de s'opposer à ce destin. Quant aux gros propriétaires terriens, ils savaient exploiter cette peur des classes moyennes et flatter le prolétariat contre les 'industrialisateurs', c'est-à-dire les capitalistes (cf RIMC N°3).

4.5.2.4.1.0 L'imbroglie des tendances antagonistes débouche sur la constitution de nouveaux partis qui balayent cette illusion chère à Carey d'une 'harmonie' entre les classes dans le nouveau monde.

La bourgeoisie américaine, tout comme en Angleterre et en France, se trouve divisée en fractions antagonistes luttant pour obtenir une influence prépondérante dans l'Etat. Nous avons une lutte de la bourgeoisie industrielle contre l'aristocratie financière.

Lors du débat sur la constitution en 1787-88, deux tendances s'étaient dessinées, les fédéralistes et les anti-fédéralistes. Tout en regroupant des représentants de classes diverses, les intérêts que chacune des deux tendances défendaient étaient relativement clairs. Les anti-fédéralistes regroupés autour de politiciens chevronnés comme Patrick Henry ou Georges Mason, incarnent bien les intérêts des propriétaires terriens et notamment des esclavagistes. Ceux-ci s'opposent à toute ingérence de l'Etat fédéral dans leurs affaires et craignent la levée d'impôts fonciers. Ils redoutent surtout la montée en puissance de la bourgeoisie. Au contraire, les fédéralistes représentent les intérêts de la grande bourgeoisie, l'aristocratie financière, la banque, et leur tendance est portée par les besoins d'amélioration des communications et des transports sur un territoire national qui s'accroît toujours plus vers l'Ouest, par les nécessités d'un commerce en expansion et par conséquent d'une politique protectionniste vis-à-vis de l'extérieur et de libre-échange entre les Etats de l'Union, etc... Nous avons là en filigrane les principales oppositions d'intérêts sur lesquelles s'engagera la guerre civile entre le Nord, Unioniste et bourgeois, et le Sud des confédérés,

séparatistes et esclavagistes.

Dans un premier temps, la tendance fédéraliste l'emportera. Mais la mise en application de la Constitution ravive les antagonismes de classe qui se polarisent dans la création de véritables partis politiques.

4.5.2.4.1.1 A sa naissance, la démocratie bourgeoise américaine s'est appuyée sur les institutions qui existaient déjà dans la plupart des colonies anciennes (assemblées populaires dans les villes et les comtés, représentations bourgeoises locales etc.). Avec la mise en place de la Constitution c'est l'Etat bourgeois qui se façonne et la lutte des classes qui se cristallise dans des partis politiques au cours des années 1820. La démocratie bourgeoise va alors sous cette poussée des luttes devenir toujours plus conforme à ses présuppositions capitalistes. Encore une fois le prolétariat va pousser en avant la bourgeoisie industrielle et la forcer à se manifester contre le monopole de l'aristocratie financière :

' Chez les Jacksoniens, comme nous le rappelle Richard Hofstadter, la poussée démocratique était étroitement liée aux ambitions du petit capitaliste'. La révolte Jacksonienne eut d'abord pour effet de libérer ' le capitaliste rural et l'entrepreneur de village' des hypothèques imposées par la banque hamiltonienne des Etats-Unis. Cependant, sur des points d'intérêts plus généraux, le petit entrepreneur et l'ouvrier se retrouvaient unis dans leur opposition à la banque.' (T.Brooks: Le labeur et la lutte. p.22)

Toutes les luttes des années 1820 aboutissent dans un premier temps à cette unité d'action entre le prolétariat, la petite bourgeoisie démocratique et la fraction radicale de la bourgeoisie industrielle contre l'aristocratie financière qui monopolise le pouvoir politique, suivant un schéma très proche de celui des luttes de classe en Angleterre.

4.5.2.4.1.2 Le programme de Jackson, élu en 1828 à la présidence des E.U, est un programme démocratique bourgeois d'unité nationale opposé aux tendances autonomistes (sectionalisme) et aux aristocrates. Ce type de programme démagogique bourgeois (contre les riches) , exprimait alors les besoins de la bourgeoisie industrielle montante et trouvait un écho important auprès de la petite-bourgeoisie et d'une fraction non négligeable de la classe ouvrière. Toutefois, si dans un premier temps la classe ouvrière lutte aux côtés de ces classes pour la réalisation de la démocratie politique, ou de son parachèvement, elle s'appuie toujours dans un deuxième temps sur celle-ci pour avancer ses propres revendications de classe, et cherche à les réaliser. Ainsi, dès que Jackson fut élu, des organisations politiques ouvrières surgirent et se dotèrent de programmes qui comportaient toute une série de points ne concernant strictement que la classe ouvrière.

Si certaines fractions de la classe ouvrière avaient obtenu gain de cause dans leur lutte pour la journée de 10 heures, comme les menuisiers de Boston en 1825, et certaines corporations à New York, dans la majorité des cas, la classe ouvrière subit de lourds revers et des poursuites judiciaires en Nouvelle-Angleterre. Face aux procès intentés par les capitalistes, les ouvriers manifestèrent dans la rue, leur terrain spécifique, pour dénoncer la justice de classe:

' Dans plus d'une ville, les travailleurs en colère se livrèrent à des parodies de procès de magistrats qu'ils pendirent en effigie.' (T.Brooks: Le labeur et la lutte.)

Dans l'ensemble, le mouvement ouvrier est encore trop faible pour pouvoir dépasser véritablement le cadre démocratique et exprimer le programme communiste. La constitution d'organisations politiques ouvrières demeure locale, pendant obligé de l'inachèvement de la nation elle-même, mais on peut estimer que la poussée politique de la classe alla bien au-delà de trois Etats:

' Les partis ouvriers des années 1830 furent assez éphémères, bien que le mouvement eut donné naissance à une cinquantaine de journaux dans quinze Etats et à des organisations de forces diverses dans la majeure partie du pays, du Maine à la Géorgie, et aussi vers l'Ouest jusqu'au Missouri.' (T.Brooks)

Bien que souffrant de localisme, ces organisations n'en avaient pas moins une remarquable organicité programmatique. Outre la revendication du suffrage universel, les grandes lignes étaient les suivantes:

- abolition de l'emprisonnement pour dettes
- gratuité et universalité de l'instruction
- législation sur les salaires (priorité de ceux-ci dans les cas de faillite)
- suppression du travail des enfants
- réforme du crédit
- réforme agraire etc.

S'il est évident qu'un tel programme est encore à cent lieues du programme communiste, il émanait néanmoins d'une organisation ouvrière autonome. Ces grandes lignes correspondent aux besoins d'une classe ouvrière encore embryonnaire et qui doit réaliser de nombreuses tâches démocratiques avant de pouvoir se poser des objectifs purement prolétariens.

En ce qui concerne la prison pour dette, par exemple, les ouvriers sont les premiers concernés; d'après la société des prisons de Boston, il y avait à l'époque 75 000 emprisonnés pour des sommes minimes! De même pour l'instruction, la classe ouvrière se trouvait particulièrement lésée:

' Il n'y avait que des écoles privées payantes, et, en 1827, sur 400 000 enfants dans l'Etat de Pennsylvanie, 250 000 ne recevaient aucune instruction; les ouvriers demandaient la création pour chaque Etat d'écoles publiques gratuites donnant la même éducation à tous les enfants et procurant à chacun l'outillage intellectuel nécessaire pour réussir dans la vie.'

(A.Philip: Le problème ouvrier aux Etats-Unis.p.232)

Même si le 'parti ouvrier' avait un certain poids électoral, la classe ouvrière demeurait politiquement minoritaire et le parti démocrate d'abord, le parti républicain ensuite, reprirent à leur compte, en les édulcorant évidemment, les principales lignes de son programme, dans la mesure même où celles-ci étaient compatibles avec la démocratie bourgeoise. Il n'en demeure pas moins que la classe ouvrière force par son action politique autonome la bourgeoisie à réaliser le cadre des affrontements futurs. L'école unique fut réalisée après 1830, de même la réforme agraire connue après la guerre civile une forme d'accomplissement avec la distribution de terres dans l'Ouest (Homestead) etc.

La crise de 1832 annonça la fin de cette éphémère, mais première

manifestation politique des ouvriers aux E.U.

4.5.2.4.1.3 Après chaque échec sur le plan politique, la classe se recompose laborieusement sur le plan des luttes et de l'organisation économiques, dès que les conditions, en règle générale les périodes de prospérité, le permettent à nouveau. La reprise de la lutte pour la journée de 10 heures fut l'occasion d'un vaste mouvement et d'un renforcement de l'organisation syndicale. Partant de 17 métiers à Baltimore, on vit se former de véritables centrales syndicales.

En 1835, la grève des charpentiers de Boston, des maçons et des tailleurs de pierre échoue mais fait tâche d'huile dans tout le pays. L'agitation pour les 10 heures aboutit en Juin 1835 à une grève générale de tous les métiers de Philadelphie qui obtiendront alors satisfaction. Ce mouvement d'envergure s'étend à d'autres villes et à d'autres Etats. Les charpentiers, maçons et plâtriers de certaines villes de Nouvelle-Angleterre obtiennent aussi la journée de 10 heures. Toutefois, le mouvement échoue sur le plan d'ensemble: avec la tendance à la généralisation du machinisme la classe ouvrière voit naître en son sein une aristocratie, alors que la grande masse ouvrière connaît la concurrence des machines et, à cause de l'utilisation de ces dernières, la concurrence des femmes et des enfants. Les ouvriers de fabriques sont dès cette époque de plus en plus nombreux ; par contre les ouvriers qui se maintiennent sur la base du métier sont mieux payés, mieux organisés et constituent comme le disait Marx une véritable aristocratie ouvrière. Ce sont ces derniers qui obtiennent plus facilement satisfaction. Ainsi les capitalistes accordèrent les 10 heures à quelques corporations, mais battirent en brèche la majorité des ouvriers de fabrique.

A la suite de ce mouvement, le phénomène de constitution de trade-unions continue à prendre de l'ampleur. Il se crée 68 T.U à Philadelphie, 52 à New York, 30 à Baltimore, 16 à Cincinnati, 12 à Pittsburg, etc., Le point culminant fut atteint avec la création d'une grande T.U nationale, la N.T.U.

4.5.2.4.1.4 En 1837 une nouvelle crise éclate et l'on assiste à une attaque sans précédents contre la classe ouvrière. Le paupérisme officiel y prend des allures alors inconnues: de 26 116 indigents recensés dans le pays en 1814, on passe cette année-là à 51 600 rien que pour la ville de New York! Soit 1 habitant sur 7. (Cf G.H Evans cité par T.Brooks p.22)

La N.T.U disparaîtra dans la tourmente, sous les coups conjugués de la crise et des manipulations politiques qui trouvent déjà un terrain favorable dans l'aristocratie ouvrière. Ainsi, le parti démocrate de New York qui connaissait le développement d'une fraction ouvrière en son sein, fraction dite 'locofoco' parvint à la résorber en accordant la journée de 10 heures à tous les employés des entreprises publiques de la ville et par la corruption de certains dirigeants.

La bourgeoisie parvint à cette époque à briser toute velléité de constitution de la classe en parti en enrayant le mouvement d'unification nationale ébauché dans la NTU, en s'appuyant sur l'aristocratie ouvrière, ses chefs corrompus, par le recours à la main-d'oeuvre meilleur marché des nouveaux arrivants, notamment Irlandais, puis Allemands ( ce qui entraînera de véritables affrontements entre ouvriers, à Pittsburg en 1840 et à New York en 1846, au cours desquelles l'armée interviendra), enfin, en faisant quelques concessions sur le plan démocratique (éducation et droit de vote).

4.5.2.4.1.5 Certaines minorités ouvrières se maintiennent contre vents et marées au sein desquelles on peut dénombrer trois courants principaux:

- 1°) les coopérativistes
- 2°) les associationnistes (adeptes de Fourier comme Brisbane et Greeley)
- 3°) les réformateurs agraires (parti anti-rent de G.H Evans)

Les trois courants s'apparentent au socialisme utopique, et connaissent un écho dans les rangs ouvriers, mais seuls les réformateurs agraires surent incarner les véritables aspirations des ouvriers américains dans les conditions propres aux E.U de l'époque. Dans le Manifeste du parti communiste, la NRA (National Reform Association) apparaît comme le seul courant que les communistes doivent appuyer et comme le parti ouvrier américain:

' D'après ce que nous avons dit au chapitre II, la position des communistes à l'égard des partis ouvriers déjà constitués s'explique d'elle-même, et partant leur position à l'égard des chartistes en Angleterre et des réformateurs agraires dans l'Amérique du Nord.' (p.70 ed.sociales)

La position adoptée vis-à-vis de ce parti par les communistes fut précisée dès 1846 dans la circulaire contre Kriege. Ce dernier, immigré allemand à New York développait une théorie 'communiste' sentimental-humaniste que les communistes de Bruxelles dénoncèrent dans la fameuse circulaire (Marx, Engels, Wolff etc.), (cf cit ch.2). ' La tendance que le rédacteur H.Kriege défend dans la Volkstribune n'est pas communiste'; sa théorie est 'pompeuse' et 'puéride', elle 'compromet au plus haut degré le parti communiste aussi bien en Europe qu'en Amérique'; et si les travailleurs l'adoptaient, elle ne pourrait que 'les démoraliser au dernier point'.

On peut voir assez nettement au travers de la circulaire l'intérêt que les communistes portaient au mouvement ouvrier en Amérique du Nord et comment ils analysaient les rapports de force en présence sur le nouveau continent:

' Nous reconnaissons parfaitement une justification historique au mouvement des partisans américains de la réforme nationale. Nous savons que ce mouvement vise un résultat qui, dans l'immédiat, serait certes une promotion de l'industrialisme dans la société bourgeoise moderne, mais qui, comme résultat d'un mouvement prolétarien, comme attaque contre la propriété foncière en général et dans les conditions actuelles en Amérique en particulier, en vertu de sa propre logique, se développera jusqu'au communisme.' (Circulaire contre H.Kriege ed. la pléiade p.1468 T.II)

Comme pour le mouvement chartiste en Angleterre, c'est dans la lutte que le prolétariat devra se détacher de la bourgeoisie radicale et de la petite-bourgeoisie qui n'aspirent qu'à l'idéal de la propriété privée, comme Kriege. Le rôle des communistes n'a jamais été de plaquer des idéaux abstraits sur une réalité en devenir, mais, tout au contraire, en partant de cette réalité même, de faire comprendre à la classe ouvrière les conditions concrètes de son émancipation en lui indiquant par quel moyen elle peut y parvenir. Par contre, Kriege enrobait les aspirations ouvrières d'une écoeurante sauce agraro-humaniste, et les baptisait du nom de communisme; d'où la réplique

incisive des communistes :

' Kriege qui, avec les communistes allemands de New York s'est affilié au mouvement anti-rent, colle sur ce maigre fait sa phraséologie communiste et exaltée qui lui est coutumière sans jamais se soucier du contenu positif du mouvement, prouvant ainsi qu'il ignore tout des rapports existant entre la jeune Amérique et les conditions américaines.' (p.1468)

Loin de s'opposer au programme d'Evans, les communistes l'appuyent dans ce qu'il comporte de positif, relativement aux conditions 'réelles' de l'Amérique d'alors. Au lieu d'en faire une panacée, ils en montrent les limites et indiquent pourquoi le prolétariat devra nécessairement les dépasser en cours de lutte et s'approprier les principes du communisme scientifique.

D'ailleurs Evans et les ouvriers américains qui adhéraient à son mouvement ne s'illusionnaient pas tant sur leur programme de réforme, ils n'en firent jamais une panacée comme Kriege ou plus tard Henri Georges. Ils constataient seulement qu'il y avait en Amérique 1400 millions d'acres de terre qui pouvaient être mises à disposition des ouvriers si ceux-ci luttèrent contre leur monopolisation par les propriétaires fonciers et les capitalistes. Même si cela était insuffisant pour absorber toute la classe ouvrière, et ne ferait nullement disparaître l'exploitation capitaliste des ouvriers, Evans considérait que les effets de la réforme seraient bénéfiques aux ouvriers d'Amérique. L'absorption d'une partie importante de la classe ouvrière sur les parcelles distribuées ferait hausser momentanément le salaire de ceux qui resteraient occupés dans l'industrie et améliorerait leur condition immédiate. Du point de vue communiste, le mouvement de la Réforme hâterait le parachèvement de la nation américaine et donc la formation d'une classe ouvrière stable et luttant pour des buts propres.

Ici encore, comme pour les partis des années 1830, on peut constater que le mouvement ouvrier accélère le processus de réalisation des tâches bourgeoises et que la bourgeoisie elle-même hésite à assumer, soit par peur du prolétariat, soit par compromissions avec les propriétaires fonciers et les esclavagistes.

Les communistes ne s'opposaient donc nullement à ce mouvement mais le soutenaient tout en critiquant ces limites. Ils attendaient surtout une radicalisation des ouvriers au travers de cette lutte contre la grande propriété foncière et leur séparation d'avec les autres classes.

4.5.2.4.1.6 Si nous avons traité l'histoire du mouvement ouvrier en Amérique du Nord au cours de ce Bref historique' dans un N° à part, et n'avons pas tenu compte de celui-ci dans l'exposition du schéma international de la révolution (cf n°18 couc) esquissé par Marx-Engels dans les années 1847/50, c'est pour des raisons de méthode d'exposition. La vague révolutionnaire qui ébranla toute l'Europe jusqu'aux frontières du despotisme asiatique aurait du avec la crise atteindre aussi les E.U, et radicaliser le mouvement. Or, pour plusieurs raisons, les E.U échappèrent à la tourmente. Marx et Engels nous l'expliquent ainsi :

' La crise de 1836, qui y éclata en premier et y sévit le plus violemment, dura presque sans discontinuer jusqu'en 1842; elle eut pour conséquence un bouleversement total du système de crédit américain. Le commerce des Etats-Unis se rétablit sur cette base plus solide; au début, certes, très doucement, mais plus tard, en 1844 et 1845, la prospérité augmenta aussi notablement. La cherté, comme les

révolutions en Europe furent, pour l'Amérique, autant de sources de gain. De 1845 à 1847, elle profita des énormes exportations de blé, et en 1846 de la hausse des prix du coton. La crise de 1847 toucha à peine les Etats-Unis. En 1849, la récolte de coton y fut plus abondante que jamais, tandis qu'en 1850 le déficit de la récolte de coton leur rapporta environ 20 millions de dollars, car il coïncidait avec la forte demande due au nouvel essor de l'industrie européenne du coton. Les révolutions de 1848 eurent pour conséquence une forte émigration de capitaux européens vers les Etats-Unis, parfois ils y arrivèrent avec les émigrants eux-mêmes, parfois ils étaient placés à partir d'Europe en valeurs de l'Etat américain. Cette demande accrue de fonds américains a haussé leurs prix au point que la spéculation s'y est jetée avec frénésie.' (Marx/Engels: Revue de Mai à Octobre. dans Marx/Engels La crise. ed.10/18 p.111,112.)

D'autres raisons encore sont à l'origine de cette prospérité qui enraya l'extension de la révolution internationale outre-atlantique. La conquête de vastes territoires ouvrit au capitalisme américain des perspectives de développement colossales:

' Le territoire habité - 'le marché' - de l'Union nord-américaine s'étendit dans les deux directions avec une rapidité surprenante. L'augmentation de la population, tant par la reproduction intérieure que par l'émigration sans cesse croissante, conduisit à l'ouverture d'Etats et de territoires entiers. En quelques années, le Wisconsin et l'Iowa furent relativement densément peuplés et tous les Etats de la région supérieure du Mississipi reçurent un flot d'émigrants. L'exploitation des mines du Lac Supérieur et l'accroissement de la production céréalière dans toute la région des Lacs donnèrent un nouvel essor au commerce et à la navigation dans ce réseau intérieur de lacs. Cet essor s'amplifiera encore à la suite d'une loi promulguée lors de la dernière session du Congrès en vue de faciliter le commerce avec le Canada et la Nouvelle-Ecosse. Tandis que les Etats du Nord-Ouest prennent une importance toute nouvelle, l'Orégon a été colonisé en quelques années, le Texas et le Nouveau Mexique annexés, et la Californie conquise. La découverte des mines d'or de Californie est le couronnement de la prospérité américaine.' (Revue de Mai à Octobre . p.112,113.)

Par conséquent, toutes les énergies sociales ont été mobilisées dans ce contexte d'essor économique gigantesque et en particulier par la conquête des régions occupées par les mexicains.

4.5.2.4.1.7 Quelques remarques s'imposent au sujet de la guerre qui opposa le Mexique aux Etats-Unis, car celle-ci illustre parfaitement la stratégie globale, à l'échelle internationale, du parti communiste, et ce que l'on doit considérer comme un exemple de 'politique étrangère' du prolétariat.

4.5.2.4.1.7.1 Le 1<sup>er</sup> Novembre 1835, le Texas, alors province mexicaine proclame son indépendance, puis le 4 Juillet 1845 son rattachement à l'Union. Cette dernière avait tenté quelques années auparavant d'acheter cette région au Mexique, sans succès. Pour augmenter ses forces dans sa lutte contre l'Espagne, le Mexique avait encouragé l'immigration de citoyens américains au Texas. Entre 1846 et 1848 les E.U interviennent à plusieurs reprises au Mexique pour s'emparer de larges territoires. Par le traité de Guadalupe Hidalgo, le Mexique, en 1848, est obligé de céder aux E.U plus de la moitié du territoire qui se trouvait jusque-là sous sa souveraineté, à savoir: la Californie, le Nevada, l'Utah, une partie du Nouveau Mexique, de l'Arizona, du Colorado et du Wyoming. Le parti communiste soutient

alors les E.U et se 'réjouit' de ses conquêtes. Engels s'écriait:

' Serait-ce donc un malheur que la belle Californie soit arrachée aux Mexicains paresseux qui ne savent qu'en faire?'

Le parti soutenait ces annexions car:

' Le devoir proprement dit de la société bourgeoise est l'établissement du marché mondial, du moins dans son étendue, et d'une production reposant sur cette base. Comme la terre est ronde, cette tâche semble être achevée avec la colonisation de la Californie et de l'Australie, et l'ouverture de la Chine et du Japon. Pour nous la question difficile est celle-ci: sur le continent la révolution est imminente et elle y prendra tout de suite un caractère socialiste. Ne sera-t-elle pas nécessairement écrasée dans ce petit coin, alors que sur un terrain beaucoup plus vaste, le mouvement de la société bourgeoise est encore ascendant.' (Marx à Engels: lettre du 8/10/1858)

Si la révolution communiste est à l'ordre du jour en Europe occidentale, alors que le développement du MPC n'en est qu'à ses débuts sur les trois quarts de la planète, et notamment aux E.U, les communistes doivent favoriser tout ce qui hâte ce développement et permet aux différents mouvements révolutionnaires de se lier entre eux, coupant toute possibilité à la réaction de trouver une aide dans des puissances féodales ou asiatiques, ou encore dans la possibilité de surmonter la crise économique, en déversant sa surproduction sur des marchés encore en expansion. Or le bilan tiré par Marx et Engels dans la revue de 1850 renforce encore plus la nécessité d'une telle politique.

Pour éclairer la phrase d'Engels, on se rapportera à la citation de Marx à la page suivante et on ajoutera que sur ces immenses territoires, végétaient, éparpillées et négligées, quelques tribus indiennes et une poignée de colons mexicains. La Californie était justement un vaste territoire soumis à un mode de production archaïque et laissé en friche par un gouvernement mexicain faible et inefficace.

4.5.2.4.1.7.2 Le soutien du Mexique par les communistes quinze ans plus tard, lors de la guerre civile aux E.U en 1861, contre l'intervention des Français, des Anglais et des Espagnols constituent une autre illustration de la politique étrangère du prolétariat. Le parti communiste lança une véritable campagne contre cette intervention, dont Marx écrit dans le N.Y.D.T du 23.11.1861:

' L'intervention au Mexique, préparée par l'Angleterre, la France et l'Espagne, est, à mes yeux, l'une des entreprises les plus monstrueuses que connaissent les annales de l'histoire internationale.'

Pour lui, cette entreprise 'tenait lieu de déclaration de guerre aux Etats de l'Union' et il dénonçait cette 'nouvelle Sainte-Alliance pour rétablir l'ordre dans le monde entier'.

Ainsi, seuls verront de l'incohérence dans cette position des communistes vis-à-vis du Mexique ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. L'objectif des communistes étant de favoriser la constitution de la nation américaine tout en affaiblissant l'impérialisme anglais, dans un premier temps ils appuient la colonisation de nouveaux territoires en Amérique du Nord contre le Mexique réactionnaire ; dans un deuxième temps ils s'opposent à toute tentative réactionnaire de l'Angleterre et de ses alliés du moment qui

soutiennent le Sud esclavagiste, et veulent renverser le gouvernement révolutionnaire bourgeois de Juarez qui s'est imposé au Mexique.

Le lien entre le soutien aux esclavagistes et l'intervention au Mexique a d'ailleurs trouvé sa confirmation historique:

' Dans différents pays, notamment au Mexique, l'esclavage est dissimulé sous une forme qui porte le nom de péonage (il en était ainsi dans les territoires détachés du Mexique avant la guerre civile américaine et, sinon de nom au moins de fait, dans les provinces danubiennes jusqu'au temps de Couza). Au moyen d'avances qui sont à déduire sur le travail et qui se transmettent d'une génération à l'autre, non seulement le travailleur isolé, mais encore sa famille, deviennent la propriété d'autres personnes et de leurs familles. Juarez avait aboli le péonage au Mexique. Le soi-disant empereur Maximilien le rétablit par un décret que la chambre des représentants à Washington dénonça à juste titre comme un décret pour rétablir l'esclavage au Mexique.'

(Marx: Le capital. Livre I. p.604 note 3. ed.Flammarion)

De même, le lien entre le parachèvement de la nation américaine et la reprise du mouvement ouvrier en Europe occidentale fut confirmé par la constitution de l'AIT alors que la guerre civile aux E.U battait son plein!

4.5.2.4.1.8 Dans les années 1850, le mouvement ouvrier américain va s'acheminer vers des positions politiques en conformité avec la stratégie communiste contre le Sud esclavagiste.

Après la guerre contre le Mexique, toutes les forces politiques en présence se polarisent autour de la question de la légalité de l'esclavage dans les nouveaux territoires. Ainsi le parti démocrate subira une crise, divisé entre tendances abolitionniste et anti-abolitionniste, qui aboutit en 1854 à la création du Parti Républicain. La constitution du Parti Républicain provient de la fusion entre tendance abolitionniste du parti démocrate et plusieurs petits partis, dont le Parti du Sol libre, ex-NRA de Evans. Ce sont les militants ouvriers de ce dernier parti avec ceux des diverses sociétés ouvrières d'immigrés allemands, qui constitueront l'aile radicale et résolument anti-esclavagiste du Parti Républicain, alors que les composantes bourgeoises et petites-bourgeoises, essentiellement issues du parti démocrate, y représenteront l'élément hésitant et conciliant. Cette attitude fut parfaitement incarnée dans la personne de Lincoln et démontre une fois de plus que la bourgeoisie ne remplit les tâches historiques révolutionnaires de constitution nationale et de démocratie politique que poussée au cul par le prolétariat. Dialectiquement, on peut dire que c'est également cette poussée prolétarienne qui paralyse son propre courage politique...

Les réformateurs agraires avaient tout intérêt à l'abolition de l'esclavage, conformément à leur programme, car si l'esclavage s'étendait aux nouveaux territoires conquis, toute la terre vierge serait monopolisée par les planteurs esclavagistes. Or, l'argument des planteurs était justement que sans l'extension de l'esclavage aux nouveaux territoires, ce mode de produire était condamné.

4.5.2.4.1.9 Aux côtés de la réaction la plus vile, nous retrouvons H.Kriege, accompagné d'un ouvrier américain, nommé H.F.Jones. Jones prétendait dans un ouvrage intitulé: 'L'abolitionnisme dévoilé'(1850), que l'abolition de l'esclavage aurait pour effet de faire affluer la main-d'oeuvre noire sur le

marché du travail dans les Etats industrialisés du Nord-Est, et que celle-ci concurrencerait la main-d'oeuvre blanche. Il prétendait qu'ainsi, la bourgeoisie visait à abaisser les salaires ouvriers.

Pour H.Kriege, personne, des noirs ni des blancs ne gagnerait à l'abolition de l'esclavage. La lutte abolitionniste, de surcroît, détournerait les ouvriers de leurs luttes revendicatives. Ce racisme était distillé par les 'communistes' à la Kriege, à un moment où le mouvement ouvrier américain commençait à s'organiser à l'échelle nationale, et où son avant-garde se préparait à la guerre civile révolutionnaire contre l'esclavage dans les Etats du Sud. Lénine faisait le parallèle entre le féodalisme en Europe et l'esclavagisme en Amérique.

Les arguments des Kriege/Jones sont d'ailleurs parfaitement démentis par l'extension de l'organisation syndicale et l'intensification des mouvements revendicatifs parallèlement à l'engagement politique des ouvriers aux côtés des abolitionnistes.

A partir de 1850 se créent des syndicats nationaux de métiers: en 1852 le syndicat national des typographes, en 1853, celui des tailleurs de pierre, en 1854 des Chapeliers, en 1859, des fondeurs, puis des machinistes, etc...

Entre 1853 et 1854, on recense un minimum de 400 grèves, dont certaines de grande ampleur. La lutte sur le terrain économique est clairement définie lors de la première convention du syndicat national des typographes:

' Il ne sert à rien de nous cacher que, en l'état actuel des choses, il existe un antagonisme perpétuel entre le travail et le capital... l'un cherchant à obtenir le plus possible pour sa peine, l'autre s'efforçant de lui accorder le moins possible.' (cité par T.Brooks.p.30)

Enfin, comme dit Marx, à la veille de la guerre de sécession, il existe aux E.U un véritable mouvement ouvrier organisé à l'échelle nationale.

4.5.2.4.2 De 1846 à la guerre civile, les E.U auront connu un développement à pas de géant, mais ce développement n'a pas encore entraîné un développement correspondant dans la lutte des classes, car la société bourgeoise y est encore incomplètement réalisée:

' A quel point la société bourgeoise aux Etats-Unis manque encore de la maturité nécessaire pour rendre la lutte des classes sensible et compréhensible, c'est ce que démontre de la plus éclatante façon C.H.Carey ( de Philadelphie), le seul économiste important de l'Amérique du Nord.' (Marx à Weydemeyer: 5/03/1852)

Carey cherche à démontrer que les conditions du capitalisme sont les conditions même de l'harmonie entre les classes, et s'en prend à tous les économistes européens parce que ceux-ci ont montré la nécessité d'un antagonisme croissant entre les classes dans la société bourgeoise:

' Naturellement il réussit seulement à prouver que les rapports ' encore incomplètement développés' des Etats-Unis représentent à ses yeux des rapports normaux.' (idem)

Nous avons vu comment le MPC et la lutte des classes se sont développés aux E.U; comment l'inachèvement de la nation et des rapports sociaux capitalistes entravaient la constitution de la classe en parti. Dans la deuxième partie de ces thèses, nous aborderons la

guerre civile, en tant que parachèvement de la nation bourgeoise américaine, et nous tenterons d'individualiser les obstacles que le parti ouvrier a rencontré dans ce pays pour se situer sur des bases programmatiques communistes.

---

Note (1):

Sur le plan littéraire, un descriptif frappant de la véritable folie qui entraîna vers l'Ouest des couches entières du prolétariat américain à la suite de la découverte de l'or en Californie, est fournie par le roman de Blaise Cendrars : 'L'or'.

# COMUNISMO

Le groupe COMUNISMO (auparavant Collectif Communiste Alpraum) se prononce pour la re-formation du parti communiste à l'échelle mondiale, qui devra se réaliser sur la base de la restauration totale de la théorie et/ou Programme communiste qui est invariant. Il considère que la transformation du prolétariat en classe pour soi se réalisera avec la naissance du Parti Communiste, organe universel de la révolution et organe dirigeant du prolétariat qui réunit en son sein la force la plus avancée et la plus décidée de celui-ci. Il considère en outre que le fondement de la prévision de la révolution communiste se trouve dans la perspective de la crise catastrophique du mode de production capitaliste.

I. Il se revendique de la tradition du communisme, depuis la Ligue des Communistes (Manifeste du Parti Communiste de 1848), l'Association Internationale des Travailleurs, la IIème et la IIIème Internationale, jusqu'aux diverses fractions de la Gauche communiste qui surgirent face à sa dégénérescence, ainsi que des fractions de la Gauche communiste mexicaine des années trente. Il se revendique particulièrement de la tradition de la Gauche communiste d'Italie dont l'origine remonte à la fondation du Parti Communiste d'Italie (Livourne 1921).

II. Affirme que depuis 1848 la lutte de la classe prolétarienne exprime la nécessité de renverser le monde capitaliste de l'aliénation, et, en ce sens réaffirme l'unité organique du mouvement ouvrier et la validité absolue du Programme communiste depuis cette date. C'est pourquoi il réaffirme l'unité organique et l'invariabilité de la théorie communiste.

III. Considère nécessaire la re-formation du Parti communiste, organe de la classe prolétarienne, qui tant par sa forme que par son contenu sera international.

IV. Considère que tant qu'existe le pouvoir bourgeois, l'organe universel de la révolution prolétarienne est la forme parti.

V. L'organe de la dictature du prolétariat et de direction de l'Etat prolétarien est le Parti communiste.

VI. Considère que la figure étatique de la dictature du prolétariat, "période politique de transition" (Marx), par sa forme est le réseau international et mondialisé des conseils ouvriers et par son contenu, est l'organisation des prolétaires (auparavant opprimés) en vue de la répression violente de la résistance de leurs exploités.

VII. Est contre la théorie du socialisme dans un seul pays, contre la politique des fronts populaires et de résistance, et contre le crétinisme parlementaire.

VIII. Signale comme point programmatique essentiel de la révolution communiste, l'abolition du système du travail salarié.

## DECLARATION DE DISSOLUTION DE COMUNISMO

## I

Ce numéro de la RIMC est le dernier dans lequel apparaît le groupe COMUNISMO, qui dorénavant et après 3 ans d'existence se dissout.

COMUNISMO n'a été qu'un moment particulier du Parti Historique et sa genèse remonte il y a quelque dix ans, à la cellule Karl KORSCH. Comunismo a été, dans ce sens, le produit de tout un procès de maturation politique au travers duquel nous avons approfondi notre assimilation et compréhension du Programme Communiste. De cette manière, Comunismo a été un moment nécessaire qui nous a permis de nous cristalliser sur les positions générales du communisme, de préciser notre trajectoire et d'approfondir nos tâches de restauration programmatique.

Aujourd'hui plus que jamais, nous affirmons que la tâche primordiale des communistes, dans cette époque de contre-révolution, est la restauration du programme communiste et la défense des principes communistes.

"En période de contre-révolution totale, comme d'ailleurs en période de rupture de la phase de celle-ci, seule la pensée réflexive, ayant pour base médiatrice le programme de la classe ouvrière permet de retrouver l'action véritable du passé et de voir celle de l'avenir. Par là elle est potentiellement un réel dépassement, parce qu'elle ne se borne pas à être un élément du contenu s'épuisant entre deux phases révolutionnaires. Cette pensée n'est pas une "passion de la tête", mais la "tête de la passion". Son objet est la lutte contre toutes les influences de la société capitaliste. Son but est la description de la discontinuité effective future (la révolution), celle de la société communiste qui lui succède et la mise en évidence de la façon dont le mouvement réel prépare cette discontinuité (révolution)".

La prédominance au sein du Parti Historique de courants immédiatistes-activistes et l'abandon des tâches de restauration programmatique, mettent en évidence la nécessité pour le mouvement communiste de défendre le programme communiste dans la continuité du travail entrepris notamment par la Gauche d'Italie (1912-1966), continué par Inviance (lère série n° I à VII) et qui à partir de 1976 jusqu'à nos jours a continué à être développé par Communisme ou Civilisation (C ou C). C'est pour cela que une fois dissout comunismo, quelques uns de ses éléments ont demandé à s'intégrer individuellement à C ou C.

Il n'est pas inutile de rappeler les étapes qui jalonnent notre existence depuis une dizaine d'années. C'est l'histoire de notre assimilation et de notre adhésion au socialisme scientifique de K. Marx et de F. Engels tout comme de son enracinement au Mexique. Ainsi, en pleine période de contre-révolution, le programme communiste est présent au Mexique sur des bases plus pures qu'à l'époque de la Troisième Internationale.

"Comunismo" (1988) est le résultat du procès de rupture programmatique de la cellule Karl Korsh avec le parti Mexicain du prolétariat (P.M.P.). A partir de cette rupture se développera le Collectif Communiste Alpraum (C.C.A.) dont les thèses expriment les positions programmatiques.

Le CCA, situé fermement à l'intérieur du Parti Historique, a été un moment important de notre trajectoire dans la mesure où à partir d'un terrain de classe, nous avons établi des contacts et des discussions programmatiques avec d'autres composantes du mouvement communiste. A partir de là, notre trajectoire naturelle vers le programme communiste s'affirme à travers la confrontation et la défense des principes communistes face aux autres moments du Parti Historique ("le milieu communiste"). Dans cette période (1982-1986) nous reconnaissons notre propre devenir dans les thèses communistes fondamentales de l'invariance historique du marxisme et nous réaffirmons notre refus de tout activisme et immédiatisme. Nous prenons alors très nettement conscience qu'un des maux les plus importants du mouvement communiste est, à l'heure actuelle, l'immédiatisme et l'abandon systématique des tâches de restauration. Nous approfondissons notre compréhension de la théorie communiste et nous sentons la nécessité d'affronter les théories révisionnistes de la décadence du capitalisme. Nous développons aussi un débat sur la "tactique" dans les pays de la périphérie capitaliste avec le BIPR.

A partir de 1985 nous prenons connaissance de l'existence de CouC et se développe un procès d'étude et d'analyse de leurs positions et travaux théoriques. Le rapprochement avec CouC est décisif pour notre procès de maturation politique.

A partir de 1988, Comunismo se constitue en tant qu'entité politique au travers de laquelle se manifeste de manière plus achevée notre évolution et notre compréhension des positions générales du communisme. A cette époque, nous nous sommes dépouillés de la gangue décadentiste, quelle qu'en soit sa pseudo-explication et de l'influence délétère du CCI. Comunismo co-fonde, avec d'autres éléments communistes, CouC, UP et KK, la RIMC, comprise comme un organe du mouvement communiste qui favorise l'expression et la défense des positions communistes. Ce cadre de référence nous permet d'approfondir nos liens théoriques et programmatiques avec CouC et de manière générale, de collaborer, dans un contexte de relations communistes, avec d'autres composantes du Parti Historique dans la défense du communisme. Enfin nous voulons souligner le rôle très important que la RIMC a joué comme organe du mouvement communiste. En particulier, les efforts communs de ses membres ont permis à Comunismo de favoriser son développement et son intervention militante.

Dans ce contexte, en marge du sectarisme et de l'opportunisme existant dans le mouvement communiste, Comunismo décida de mener plus avant une discussion politique face à la majeure partie des composantes du Parti Historique. Une des discussions politiques les plus importantes et qui eut un grand poids sur nous a été celle que nous avons eue avec le PCI (Il Programma Comunista-Milan). Ces discussions nous ont permis d'approfondir notre connaissance de la Gauche italienne et nous avons acquis la certitude que notre avenir se situait dans la continuité de son oeuvre.

## II

**Chronologie et génèse historique du mouvement  
prolétarien au Mexique.**

1) Les facteurs historiques déterminants vont être le développement du mode de production capitaliste (MPC) dans cette aire. L'expansion rapide du MPC au Mexique, a lieu à partir de la guerre avec les Etats-Unis vers 1848-1850, et va de pair avec la configuration du marché mondial qui s'établit vers 1850. Le mouvement culmine avec la révolution national-bourgeoise de 1910-1917 et avec la réalisation d'une réforme agraire radicale et la constitution d'un Etat bourgeois moderne.

2) Sur la base de ces déterminations historiques fondamentales propres au MPC se développe dans le pays une série de manifestations du prolétariat :

- 1880-1910 : A cette époque se manifestent les idées socialistes utopiques de Plotino Rodakanati. On  dite pour la première fois le "manifeste du Parti Communiste" et avec l'expansion et l'extension du MPC on assiste à la prolétarisation des petits artisans, d'où l'influence décisive sur ce prolétariat naissant de l'idéologie anarchiste petite bourgeoise (extérieure au programme communiste).

- 1910-1940 : A cette époque se constitue le Parti Communiste Mexicain (PCM) et se développent les premières oppositions de gauche trotskystes et la première manifestation de la gauche communiste. Le PCM devient un organe de la contre-révolution tandis que le courant trotskyste dégénère de manière opportuniste ("Octobre" etc.). L'unique expression qui défend dans cette aire les principes du Programme Communiste s'incarne dans le "Grupo de Trabajadores Marxistas" et la "Liga Comunista" qui publie la revue "Comunismo" et le périodique "Mundo obrero".

- 1940-1991 : A cette époque le facteur dominant est l'idéologie ambiante représentée par les tendances anti-communistes, émanations du maoisme, trotskysme et stalinisme (y compris les courants terroristes-gu rill ristes) (\*). Dans la décennie 80 surgit le Partido Mexicano del Proletariado (PMP) et au sein de celui-ci s'organise la cellule Karl Korsch qui va défendre des positions communistes de classe. A partir de la rupture réelle et programmatique avec le PMP, la cellule Karl Korsch devient le "Collectif Communiste Alptraum". cette rupture marque la disparition du PMP et la constitution d'un organe politique (Cellule Karl Korsch-CCA). Le CCA entre 1982 et 1988 est l'unique forme politique du parti communiste au sens historique du terme dans cette aire. Dans cette période s'ouvrent des discussions sur la périodisation du capital, la nature du Parti et les plates-formes des autres composantes du mouvement communiste, période de maturation du Colectivo Comunista Alptraum (CCA) et d'assimilation profonde du programme communiste. A partir de 1988 on assiste à la naissance de COMUNISMO, à partir du CCA et à la constitution de la section du CCI au Mexique. Comunismo participe à la "Revue Internationale du Mouvement Communiste" (RIMC). En 1990 Comunismo tient avec le BIPR, GIK, IRK, une réunion internationale à Vienne afin de discuter des  v nements de l'Est.

Tout au long de notre existence, de la cellule Karl Korsch/CCA jusqu'à Comunismo nous avons toujours plus mis l'accent sur la nécessité de la restauration du Programme Communiste. Tout au long de 10 ans d'existence cette nécessité se renforce au cours des débats que nous avons soutenus avec les courants activistes et immédiatistes. Néanmoins c'est dans les quatre dernières années que cette nécessité va se préciser nettement et se manifester de manière plus organique.

Le cycle ouvert avec la constitution du CCA se ferme avec la dissolution de Comunismo. Avec lui se ferme pour nous tout un cycle de vie politique et militante, au travers duquel nous avons suivi une trajectoire tendant à la réappropriation totale du Programme Communiste.

### III

#### LA NÉCESSITÉ DE RETOURNER A KARL MARX

Nous avons déjà mis en évidence que la tâche primordiale des révolutionnaires est la restauration du Programme Communiste. Cette défense du Programme Communiste est inséparable de la prévision des discontinuités à venir qui favoriseraient le retour du prolétariat sur ses positions de classe et sa constitution en parti politique indépendant. Sans cette organisation en parti il ne pourra se lancer, avec une quelconque chance de succès, à l'assaut de l'Etat capitaliste.

"La réflexion peut concevoir, expliquer les discontinuités, elle ne peut les créer, seule l'action de classe peut le faire. Cependant celle-ci ne peut effectuer ces ruptures que si elle se constitue en tant que classe, donc en parti. Elle devient alors un être qui a une pensée collective et un programme" (Invariance n°6 p. 2).

L'échec de la Gauche communiste d'Italie dans son travail de restauration programmatique a montré qu'il nous fallait reprendre le problème à ses origines tout en respectant la volonté de la Gauche c'est à dire en considérant que la théorie communiste est un tout organique constitué dès 1847 et dont les perspectives ont été intégralement confirmées. Il est donc nécessaire de retourner à Marx, au sens de revenir à l'acte de naissance du socialisme scientifique. A partir de cette époque le socialisme peut et doit être étudié comme science. La théorie révolutionnaire naît comme totalité organique et d'emblée sont décrits les buts poursuivis, la société sans classe, sans Etat, sans salariat, et les moyens pour y parvenir, constitution du prolétariat en parti politique distinct, conquête du pouvoir politique par le prolétariat. C'est dans ce sens, pour reprendre l'expression méthodologique de la gauche, que nous considérons le programme communiste comme invariant. Ce n'est pas que la théorie ne progresse dans la réalisation de son objet, sinon elle ne serait pas une totalité organique, ni une science. Mais ces développements se font dans le sens des lignes directrices, dans le sens où cette théorie est capable d'intégrer les phénomènes historiques et dans le sens où il n'existe pas de "faits nouveaux", c'est à dire de phénomènes qui rentrent en contradiction avec la théorie révolutionnaire et donc n'auraient pas été anticipés par elle.

Défendre et restaurer le programme communiste n'implique donc pas une activité qui confinerait au psittacisme mais un important effort scientifique à la hauteur des perspectives révolutionnaires de demain.

Il existe des points fondamentaux de l'oeuvre de Marx et Engels qui n'ont pas été achevés, l'expérience du "parti le plus révolutionnaire de toute l'histoire" (Trotsky), le parti bolchévique, doit être complètement intégrée. Le bilan de la gauche d'Italie doit être tiré. La continuation de la critique de l'économie politique doit être poursuivie, etc. Ces perspectives ne peuvent être menées à bien que sous le drapeau de la théorie communiste de Marx et Engels, dans le droit fil de leur développement. Non seulement rien n'est venu infirmer cette perspective, mais un siècle et demi d'histoire du mode de production spécifiquement capitaliste est venu confirmer la validité du communisme. La contre-révolution nous impose de nous limiter à certaines tâches de défense du programme. L'unité des révolutionnaires dans cette perspective n'en est que plus importante. Seul un tel travail facilitera la reformation du parti communiste au sens formel du terme qui unit science, conscience, volonté et instinct. Nous nous plaçons résolument dans la perspective de reformation du parti du prolétariat. La compréhension profonde de la nécessité de la restauration du programme communiste nous conduit à ce que nous nous rapprochions toujours plus de Communisme ou Civilisation, dont la raison d'être depuis 1976 a été ce projet.

De ce fait, après un procès de discussion programmatique approfondi, Comunismo en tant que moment singulier du Parti Historique, différend de CouC, a cessé d'avoir une justification et par conséquent se dissout à partir de maintenant.

POUR L'ABOLITION DU TRAVAIL SALARIE

Comunismo

(\*) A cette époque la réforme agraire est déjà réalisée au fond, si bien que l'idéologie maoïste a été dans le pays ou en Amérique du Nord une forme réactionnaire vide de tout contenu réel (en liaison aux mouvements de guérilla paysans des années 60 et 70).